



La Mère Jalouse

Comédie en trois actes et en vers

par M. Barthe.

1771.

LA MERE JALOUSE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

Par M. BARTHE, de l'Académie de Marſeille:

Repréſentée pour la premiere ſois par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 23 Décembre 1771.

Quod latet arcanâ non enarrabile fibrâ.
Perſe, Satire V.



A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXII.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Madame DE MELCOUR.	*Mad. Préville.*
M. DE MELCOUR, ancien Militaire.	*M. Brizard.*
JULIE, Fille de Madame de Melcour.	*Mlle Doligny.*
Madame DE NOZAN, Tante de Julie.	*Mad. Drouin.*
M. DE VILMON, Ami de M. de Melcour.	*M. Bellecour.*
M. DE TERVILLE, Amant de Julie.	*M. Molé.*
M. DE JERSAC.	*M. Augé.*
UN PEINTRE.	*M. Dauberval.*
Une Femme-de-Chambre.	
Laquais.	

La Scene est à Paris chez M. & Madame de Melcour.



LA MERE JALOUSE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. DE MELCOUR, M. DE VILMON.

VILMON.

ELle repose enfin dans le petit Sallon.

MELCOUUR.

Je ne connois plus rien au train de ma maison.
Jadis nous étions gais, & d'une gaîté folle,
Nous voilà d'un ennui, d'un froid qui me désole.

VILMON.

Il est vrai qu'autrefois on rioit un peu plus.

MELCOUR.

Nos soupers, nos concerts sont tous interrompus.

VILMON.

Madame cependant aime fort la musique.

MELCOUR.

Elle étoit dissipée, elle est mélancolique.
Elle vouloit tout voir, & se montrer par-tout;
Des fêtes, des plaisirs elle a perdu le goût.

En riant.

Enfin, excepté nous, & Terville que j'aime;
Et ce Monsieur Jersac présenté par vous même,
Elle ne voit personne & boude l'univers.
Son esprit même .... a pris je ne sais quel travers;
Cet esprit enjoué qui savoit tout séduire
Tourne presque à l'aigreur, & vise à la satire.
De tous ces changemens n'êtes - vous point frappé?

VILMON.

Croyez que tout cela ne m'est point échappé;
Et ce qui me confond, ce qui doit vous surprendre,
(Vous êtes pour Julie un beau - pere si tendre!)
Mon ami, je ne sais, mais j'ai cru remarquer ....
Là-dessus, cependant, j'ai peine à m'expliquer:
Cela seroit fâcheux, cela peut ne pas être.

MELCOUR.

Vous m'allarmez, Vilmon.

VILMON.

Je le devrois peut - être.
J'ai vécu, j'ai servi, je demeure avec vous;
Et je ne puis enfin observer, qu'entre nous,
Qu'avec sa fille même elle est d'une tristesse,
D'une humeur!

MELCOUR.

Hé! mais, oui; par excès de tendresse.
Elle la veut parfaite; à cet âge! elle a tort.

VILMON.

La voit - on négligée? on la gronde d'abord.

MELCOUR.

On a raison.

VILMON.

Parée? on est plus mécontente.

MELCOUR.

On a raison. Faut - il que sa folle de tante,
Qui ne rêve que d'elle & la prône toujours,
Lui donne un goût de luxe?

VILMON.

Enfin, depuis neuf jours
Que d'un triste couvent elle a franchi la porte,
Madame ne sort pas, & défend qu'elle sorte.

MELCOUR.

Et la migraine donc?

S'il faut ne point flatter,
Cette migraine-là nous vint (je sais dater)
Le jour où du couvent la petite est sortie;
Moi, j'ai vu la migraine entrer avec Julie.

MELCOUR.

Mais, Vilmon, c'est me dire & sans trop de détour,
Que vous soupçonneriez Madame de Melcour...

Il est interrompu, & dans toute la Scène suivante il a l'air triste & pensif.

SCENE II.

Mde DE NOZAN, M. DE MELCOUR, M. DE VILMON.

Madame DE NOZAN *de loin.*

JE l'ai mis dans ma tête, il faut que je l'emmene,
Qu'elle sorte avec moi; sa mere a la migraine,
Ma nièce ne la point, & la prendroit aussi.
On me la tyranise, on l'emprisonne ici;
Mais avec elle enfin je vais courir le monde.

Elle met des gants.

Monsieur, à mon retour que votre femme gronde
Cela m'est fort égal, je pars, & promptement.

Avec joie & d'un air de confidence.

Je l'ai fait habiller très-clandestinement;
Chez moi: vous m'entendez? J'ai même aidé Lisette.

Une Femme-de-Chambre lui porte un évantail.

Bon, j'avois oublié mon évantail. —— Rosette?
Est-elle descendue?

ROSETTE *à demi-voix.*

Elle descend.

Rosette sort.

Madame DE NOZAN.

Adieu;
Je m'en vais la montrer.

MELCOUR.

Vous revenez dans peu ?

Madame DE NOZAN.

O ! Si vous la voyiez ! Elle est . . . . dans sa parure,
Elle est d'une beauté ! Mais j'entends ma voiture,
Adieu, je vous l'enlève.

VILMON.

Elle a ma foi raison.

SCENE III.

M. DE MELCOUR, M. DE VILMON.

MELCOUR *d'un air distrait & rêveur.*

MAdame de Melcour . . . . le pensez-vous, Vilmon ?
Jalouse . . . . de sa fille !

VILMON.

A vous parler sans feinte,
Je n'en suis pas très-sûr ; mais j'en ai quelque crainte...

MELCOUR.

Pouvez-vous lui prêter une pareille horreur ?
Jalouse ! de sa fille ! . . . Allons donc, quelle erreur !
Vous voilà bien au reste, avec votre finesse,
Le tic d'observer tout, de deviner sans cesse.

VILMON.

Je voudrois me tromper.

MELCOUR.

Et vous vous trompez fort,
Une mere jamais eut-elle un pareil tort,
Un foible si honteux ? Mais je vois le contraire,
La beauté d'une fille enorgueillit sa mere.

VILMON.

Cela doit être au moins ; j'en connois toutefois...
Savez-vous quand du sang on étouffe la voix,
Quand on peut se résoudre à n'aimer point sa fille ?
C'est lorsque sa laideur dépare une famille.
On devient même alors cruel par vanité.
J'ai vu plus d'une mere, ivre de la beauté,

Punir dans ſon enfant la laideur, comme un crime?
D'un barbare amour-propre en faire la victime,
Et, pour n'en pas rougir, l'enſevelir ſouvent
Dans le fond d'une Terre, ou l'ombre d'un couvent.
Julie a-t-elle donc ce tort avec ſa mere?

VILMON.

Non; au public pourtant on ne la montre guère.

MELCOUR.

Vous êtes cruel.

VILMON.

Vrai.

MELCOUR.

La nature a des droits...

VILMON.

Reſpectés, je le ſais, du peuple, des bourgeois;
Mais dans un ſiécle vain, dans un monde frivole
Où la beauté du Séxe eſt ſa premiere idole;
Où les femmes, de plaire ont toutes la fureur,
Voudroient de leur jeuneſſe éterniſer la fleur,
Diſputent le terrein à l'âge qui s'avance,
Et font contre le temps la plus belle défenſe;
Où leur coquetterie (on ne nous entend pas)
Dure deux ou trois fois autant que leurs appas,
Mon ami, ce travers, ſans doute fort bizarre,
Quoique peu remarqué, n'eſt pourtant pas très-rare.

MELCOUR.

Je ne l'ai jamais vu.

VILMON.

C'eſt qu'on ſait le cacher.

MELCOUR.

On en fait un ſecret?

VILMON.

Hé oui! pour l'arracher,
Peut-être aſſidûment faut-il voir une mere
Idolâtre du monde & coquette légère,
Que ſa fille.... importune, & déja ſuit de près,
Et dont un gendre, hélas! va datter les attraits.

MELCOUR.

Ma femme enfin, Monſieur, n'aime donc point la ſienne.

VILMON.

Elle l'aime, beaucoup, il faut que j'en convienne;
Et s'il falloit la perdre ou craindre pour ses jours,
Vous la verriez trembler, prodiguer ses secours.

MELCOUR.

Mais accordez-vous donc.

VILMON.

Est-ce me contredire?
Une mere, en un mot, (je souffre de le dire)
Oui, peut aimer sa fille, & peut ne pas l'aimer;
D'un fâcheux parallele en secret s'alarmer,
Peut s'applaudir tout haut de la voir jeune & belle,
Et soupirer tout bas de plaire un peu moins qu'elle
Ce sont-là, mon ami....

MELCOUR.

Des contrariétés.

VILMON.

Dans le cœur d'une femme!

MELCOUR.

Oh!... vous me tourmentez.
J'aime sa fille, moi, qui ne suis qu'un beau-pere;
Et vous craignez, Monsieur, vous voulez qu'une mere...

VILMON.

Je ne veux point, j'ai vu, j'ai cru voir; cependant
Hâtez-vous, croyez-moi, d'établir cette enfant.

MELCOUR.

Tenez, vous allez voir son humeur déridée
Par le joli tableau dont je vous dois l'idée.

VILMON.

Eh bien! il vous dira si j'avois deviné,

MELCOUR.

Ce tableau?

VILMON.

C'est pour vous qu'il est imaginé,
Un peu plus que pour moi.

MELCOUR *vivement.*

Je suis sûr qu'il doit plaire.

VILMON.

Bon! une fille peinte à côté de sa mere:
Cela ne prendra point, vous m'allez croire enfin.

MELCOUR.

MELCOUR.

Moi, je vous attends-là. Mais votre homme divin
Me fait aussi damner ; la veille de la fête,
N'être pas prêt encor, c'est à perdre la tête.
Amenez-nous ce Peintre, obligez-moi, pardon,
Le Peintre mort ou vif, le tableau fait ou non.

VILMON *à part.*

C'étoit bien mon projet.

SCENE IV.

Mde DE MELCOUR, M. DE MELCOUR.

Madame DE MELCOUR.

Quoi! ma fille est sortie!
Il est fort singulier qu'à l'âge de Julie
On sorte sans sa mere.

MELCOUR.

Ou sa tante.

Madame DE MELCOUR.

Fort bien?
Elle est avec sa tante.

MELCOUR *d'un air de bonté.*

Allons, ne dites rien ;
Pour une demi-heure au plus, je l'ai cédée.
Madame de Nozan qui me l'a demandée,
A vous dire le vrai, vient d'en avoir pitié.

Madame DE MELCOUR.

Pitié !

MELCOUR.

La pauvre enfant avoit l'air ennuyé.
Aussi ne voir le jour de plus d'une semaine,
C'est.... changer de couvent.

Madame DE MELCOUR.

Quoi donc! j'ai la migraine ;
Je me sens un peu mieux, & je fais avertir
Mademoiselle! mais, elle vient de sortir!

Où l'aura-t-on menée ? Ah, quelle extravagance !
Une enfant .... qui n'eſt rien, n'a point de contenance,
Vous le ſavez vous-même ; un air timide, neuf,
Un ton ! pour dire un mot elle en épelle neuf.
Et ſa tante ! Julie eſt bien avec ſa tante.
J'aime... ma belle-ſœur, elle a l'ame excellente;
Pour la tête ! penſant après avoir parlé,
Ne diſſimulant rien, mais rien, cerveau brûlé.
Je les vois toutes deux : l'une, aiſée à confondre,
A trente queſtions ne ſaura que répondre ;
Et l'autre, pour l'aider, hauſſant vîte la voix,
Glapira bruſquement vingt choſes à la fois.
Félicitez-vous bien !

MELCOUR.

Soyez ſûre...

Madame DE MELCOUR.

Oui, très-ſûre
Qu'elles vont revenir avec quelque aventure,
Quelque bon ridicule.

MELCOUR.

Un peu moins de frayeur ;
Votre fille eſt aimable, & votre belle-ſœur...

Madame DE MELCOUR.

L'eſt fort peu.

MELCOUR.

Bonne & gaie, & plaît par-tout.

Madame DE MELCOUR.

Peut-être,
Dans ſes ſociétés. Enfin, où peut-elle être
Cette tante ſi bonne ?

MELCOUR.

Où ?

Madame DE MELCOUR.

Puis-je le ſavoir ?

MELCOUR.

Mais ſans doute... à choiſir des bouquets pour ce ſoir,
Porcelaines, bijoux ; on penſe à votre fête.

Madame DE MELCOUR.

Mon Dieu, ma chere ſœur, vous êtes trop honnête.

MELCOUR.

Eh bien ! laissons la tante, & parlons sans humeur
D'un mari pour la nièce.

Madame DE MELCOUR.

A propos de ma sœur,
Ne convenez-vous pas qu'elle est d'une folie ?
Elle passe son tems à me gâter Julie.

MELCOUR, *avec impatience.*

Madame, voulez-vous qu'on ne la gâte point ?
Mariez-la bien vîte.

Madame DE MELCOUR.

Hé ! d'acord sur ce point
Elle m'y fait penser. La voit-elle inquiète,
Un peu triste ? *Aurois-tu quelque peine secrette,*
Quelque chagrin ? dis-moi : peut-être souffres-tu ?
Le visage un peu pâle ? Ah Dieu ! tout est perdu.
A table, où poliment près de Mademoiselle,
Elle ne sert, ne voit, & ne regarde qu'elle :
Mais tu ne manges point ! Ailleurs : *tu ne dis rien.*
Et la très-chere sœur qui parle bien, très-bien,
Jour & nuit, ne voit pas qu'il faut savoir se taire,
Qu'une enfant qui se taît n'a rien de mieux à faire.
Quel engoûment d'ailleurs ! quelle ivresse ! & pourquoi ?
Hier, je fais venir des étoffes pour moi ;
La voilà qui déroule & parcourt chaque pièce :
Ma sœur, ces quatre ou cinq iroient bien à ma nièce.
Souvent dans un accés, d'un air mystérieux,
Elle prend par la main une personne ou deux,
Et les mêne en silence & tout droit devant elle :
Eh mais ! admirez-donc, voyez comme elle est belle !
On regarde, on souit : excellente leçon !

MELCOUR.

Sa tante a quelque tort, elle a quelque raison.
Votre fille est si bien !

Madame DE MELCOUR.

Est-on mal à son âge ?

MELCOUR.

Quoi ! les plus jolis traits, le plus joli visage !
D'abord, vous m'avoûrez qu'elle est d'une fraîcheur !

Madame DE MELCOUR.

Oui, fraîcheur de ſeize ans.

MELCOUR.

Le teint, d'une blancheur!

Madame DE MELCOUR.

Un peu fade; ſon front...

MELCOUR.

Va bien à ſa figure;
Et quant aux yeux, ce ſont les vôtres, je vous jure
Oui? tirez-vous de-là.

Madame DE MELCOUR.

Je conviens que les yeux,
(Je n'y mets point d'humeur) ſont ce qu'elle a de mieux.
En revanche peut-être....

MELCOUR.

Et puis, oſez le dire,
Un ſon de voix charmant, & le plus fin ſourire.

Madame DE MELCOUR.

Mais, elle ſourit donc? je ne m'en doutois pas.

MELCOUR.

Hé! c'eſt que devant vous elle a de l'embarras;
Elle ne ſait comment s'y prendre pour vous plaire;
Pourquoi l'effaroucher?

Madame DE MELCOUR.

Elle a peur de ſa mere?
Point du tout; cet air gauche eſt l'effet des couvens.

MELCOUR *avec vivacité.*

Et vous vouliez encor l'y laiſſer pour deux ans!

Madame DE MELCOUR *du même ton.*

Et j'avois des raiſons que j'oſe trouver bonnes.
Faut-il qu'elle reſſemble à ces jeunes perſonnes
Qu'on affiche trop tôt, qu'on a le mauvais goût
De montrer, d'étaler, de promener par-tout?
Aux jardins, aux ſoupers, aux bals, en grande loge,
Leur beauté vous pourſuit & court après l'éloge.
Veut-on les établir? Les regards ſont uſés,
Par des attraits plus neufs les leurs ſont éclipſés;
Elles brillent encore & n'ont plus rien qui tente,
Et l'on croit, à vingt ans, qu'elles en ont quarante.

MELCOUR.

Madame, finiſſons ; je vois mieux tout ceci.
Vous aimez cette enfant, ſa tante l'aime auſſi :
Vous donnez toutes deux dans un excès contraire,
L'une trop indulgence ; & l'autre trop ſévère.
Elle lui paſſe tout, vous ne lui paſſez rien.
Ça, reparlons du gendre, il en eſt temps.

Madame DE MELCOUR.

Eh bien ?

SCENE V.

M. DE MELCOUR, Madame DE MELCOUR, JULIE, Madame DE NOZAN.

Madame DE NOZAN *dans le fond du Théâtre.*

AH Ciel ! je n'en puis plus, je meurs, je ſuis briſée.

MELCOUR.

Quoi donc ?

Madame DE NOZAN.

Anéantie.

Elle ſe jette dans un fauteuil.

JULIE.

Et moi guère amuſée.
Comment avons nous fait pour nous tirer de là ?

Madame DE NOZAN.

C'eſt, je crois, un miracle ; à la fin nous voilà.

JULIE.

Nous y ſerions encor ſans monſieur de Terville.
Ah ! comme il s'empreſſoit ! & pour nous être utile.

Madame DE NOZAN.

Il s'eſt fort près de nous heureuſement trouvé.

Madame DE MELCOUR *s'approchant de Julie.*

De quoi s'agit-il donc ?

MELCOUR.

Qu'eſt-il donc arrivé ?

Madame DE MELCOUR *allarmée & prenant la main de sa fille.*

Je vous l'ai déja dit, Monsieur ; quelque folie.

Madame DE NOZAN *se levant.*

Quelque folie ! un jour... le plus beau de ma vie !
Un triomphe ! mon cœur, allons, repose-toi ;
Tu dois être excédée & plus lasse que moi.

Elle fait asseoir Julie.

JULIE.

Je le suis, il est vrai. Mon Dieu ! quelle assemblée !
Quel tumulte !

Madame DE NOZAN *caressant sa nièce.*

Elle en est encor toute troublée.

MELCOUR.

Mais éclaicissez-nous.

Madame DE MELCOUR.

Mais vous m'allarmez fort.

Madame DE NOZAN.

Figurez-vous, ma sœur, que nous entrons d'abord
Dans cette grande allée.

Madame DE MELCOUR.

Où donc ?

Madame DE NOZAN.

Aux Thuilleries ?
Un monde affreux.

Madame DE MELCOUR *pâlissant.*

Toujours quelques étourderies.

Madame DE NOZAN.

J'ai peine à respirer : tout Paris étoit là,
Tout Paris en extase ! il falloit voir cela.
Si vous saviez combien je vous ai désirée !
Ah ! que vous auriez vu votre fille admirée !
D'abord un, & puis deux, & puis vingt, & puis cent,
Puis deux mille : c'étoit un tableau ravissant ;
Je ne l'embellis point & je ne sais pas feindre ;
Pour vous dédommager, tâchez de vous le peindre.
Ils accouroient en foule, & pressés, coudoyés,
Se serroient, se heurtoient, s'élevoient sur leurs pieds ;
Les uns causeurs bruyans ; les autres plus honnêtes
Regardoient en silence, & pardessus les têtes.

Madame DE MELCOUR.

Madame assurément a lieu de triompher...
Vous exposiez ma fille à se faire étouffer.

Madame DE NOZAN.

Etouffer est fort bon ! Etouffer ! Je vous aime.
C'étoit le plus beau cercle ! ils se rangeoient d'eux-même,
Et quand nous avancions, le cercle reculoit.

MELCOUR.

L'avanture est charmante & le récit m'en plaît.

JULIE *se levant*

Oh ! moi, je n'étois pas tout-à-fait si contente.
Pour la premiere fois je sors avec ma tante,
Et je vois tout ce monde... Ah ! qu'il m'intimidoit !
Je ne savoit d'abord pourquoi l'on regardoit ;
Je regardoit aussi ; je me suis apperçue
Que c'étoit moi : jugez comme j'étois émue.
Et même j'ai pensé qu'ils se... mocquoient de moi,
Que mon air, ma parure, ou bien je ne sais quoi
Etoient peut-être mal ; je l'ai dit à ma tante ;
Elle s'est mise à rire. Enfin toute tremblante,
Pour me débarasser de ces gens curieux,
Je me détourne : bon ! par-tout, par-tout des yeux ;
Et, des miens, à la fin, je ne savois que faire.

MELCOUR *à Madame de Nozan.*

Vous êtiez moins timide ?

Madame DE NOZAN.

Intrépide, beau-pere.

MELCOUR.

D'honneur ? Vous faisiez face à tout ce monde-là ?

Madame DE NOZAN.

J'étois au Ciel.

Madame DE MELCOUR *à part.*

La folle !

Madame DE NOZAN *en riant.*

Et pourtant, tout cela
N'étoit pas pour mon compte ; & vous devez comprendre
Que même un seul instant, je n'ai pu m'y méprendre.

Madame DE MELCOUR *à part.*

Je le crois.

Madame DE NOZAN.

Mais c'étoient des regards, des souris,
Des...

Madame DE MELCOUR.

Et ma fille est donc la fable de Paris!

Madame DE NOZAN.

La fable! En vérité vous êtes fort à plaindre.

Elle se place entre M & Madame de Melcour, les prend par la main & leur parle bas, en imitant les voix de plusieurs personnes qui interrogent & qui répondent.

On disoit: *elle est bien.* —— *Mais elle est faite à peindre,*
Quelle taille —— *Et ces yeux!* —— *Elle sort du couvent;*
Nous ne l'avions pas vue. —— *On ne voit pas souvent*
De ces figures-la. —— *Quel air doux & modeste!*
Sa rougeur l'embellit. —— *Elle sera céleste.*
—— *Elle l'est.* —— *Ce doit être un bon parti.* —— *très-bon.*
—— *Seize ans?* —— *au plus.* Et puis on demandoit son nom,
Et quelqu'un vous nommoit. —— *Cette Dame?* —— *est sa tante;*
Qui lui laissera bien dix mille écus de rente.
Baise-moi, mon enfant, tu les auras.

Elle la baise sur les deux joues.

Madame DE MELCOUR *à Julie.*

Rentrez,
Et ne sortez jamais sans mon ordre.

Julie rentre.

SCENE VI.

M. DE MELCOUR, Madame DE MELCOUR, Madame DE NOZAN.

Madame DE NOZAN *à Melcour.*

Admirez
De quel ton...

MELCOUR.

Il est dur.

Madame

Madame DE MELCOUR.

Moi, je le trouve ſage,
Et je l'ai pris trop tard. Penſez-vous quel ravage
Peuvent faire en un jour tous ces jolis propos,
Ces douceurs, ces fadeurs, cette extaſe des ſots,
Toute cette folie enfin .... qu'on exagere!
Beau ſuccès! beau début! Madame, ſoyez fiere.
Il ne tient pas à vous, qu'en ce même moment,
Ma fille n'ait ſa part de cet enivrement?
Que ſon petit orgueil & ſa petite tête
N'ait cru de tout Paris avoir fait la conquête.
—— A ſeize ans!

Madame DE NOZAN.

Pourquoi non? Le compte eſt merveilleux.
Faut-il pour être belle en avoir trente-deux?

MELCOUR *appercevant Terville.*

Paix.

SCENE VII.

M. DE MELCOUR, Madame DE MELCOUR
M. de TERVILLE, Madame DE NOZAN.

TERVILLE.

MEſdames, pardon; j'ai gagné ma voiture
Un peu tard; mille gens, témoins de l'aventure,
Sont venus me rejoindre; & pour m'interroger,
On me faiſoit auſſi l'honneur de m'aſſiéger:
Sans leur répondre à tous je n'ai pu m'en défaire.
Je nommois tour-à-tour & la fille & la mere,
Je croïois partager un triomphe ſi doux,
Madame. Votre fille enchante!... comme vous,
Et vous ſaviez déja ſans doute la nouvelle,
On s'eſt hâté, je penſe?...

Madame DE MELCOUR *ſéchement.*

Oui.

TERVILLE *cherchant des yeux Julie.*

Mais, Mademoiſelle?

Madame DE MELCOUR.

Je vous ſais gré, Monſieur, de vos ſoins obligeans;
Laiſſons cela, de grace.

MELCOUR *à part.*

Il eſt de ſottes gens!
Mon maudit Peintre!.

Un Laquais paroît dans le fond.

Enfin le voici; je m'étonne!

Madame DE MELCOUR *au Laquais.*

Ah! ne ſeroit-ce point ce Monſieur de Bayonne?

MELCOUR.

A part.

Non. —— Il vient à propos pour ma femme & pour nous.

SCENE VIII.

M. DE MELCOUR, Madame DE MELCOUR, TERVILLE, Madame DE NOZAN, JULIE, M. DE VILMON, UN PEINTRE, *précédé de deux Laquais qui portent un Tableau.*

VILMON *prenant Julie par la main.*

Venez, Mademoiſelle; on a beſoin de vous.

Madame DE MELCOUR, *au Peintre.*

Qu'eſt-ce?

MELCOUR *avec joie, montrant le tableau placé au milieu de la ſcène.*

A part.

Votre bouquet. Obſervons.

Madame DE NOZAN *étonnée.*

Ciel! Julie!
Et ſa mere près d'elle.

Madame DE MELCOUR *à part.*

Encore une folie!

TERVILLE.

Regardant Julie & le tableau, bas à Vilmon.

Quels traits! elle eſt parlante.

Madame DE NOZAN *à Julie.*

O ! si je ne craignois
De gâter la peinture, oui, je te baiserois.

Elle s'approche pour baiser le portrait, le Peintre l'arrête.

Madame DE MELCOUR *à part.*

Quelle tête !

Madame DE NOZAN *au Peintre.*

Monsieur, j'en veux une copie.

Madame DE MELCOUR.

Madame, cette idée est de vous, je parie.

Madame DE NOZAN.

Ah ! je le voudrois bien ; je n'ai pas ce bonheur,

Madame de Melcour se retourne vers son mari.

MELCOUR.

Ni moi, c'est à Vilmon qu'il faut en faire honneur.

VILMON *à Madame de Melcour, d'un air de bonhommie.*

Mais je la crois heureuse.

Madame DE MELCOUR *avec une colere retenue.*

Heureuse ! j'ose dire...
Oui, Monsieur, qu'elle est folle !... hé mais, c'est un délire.

VILMON.

A part.

Fort bien ; j'ai deviné.

Pendant cette Scène, Vilmon observe M. de Melcour qui écoute & regarde sa femme d'un air inquiet.

Madame de Nozan contemple sa nièce, la rapproche du tableau, la compare à son portrait, parle bas au Peintre, &c.

MELCOUR.

Mais voyez...

Madame DE MELCOUR.

Mais je vois
Qu'il a fallu d'abord négliger pour un mois
Les Maîtres de Dessin, de Musique & de Danse.

JULIE.

Je vous jure...

Madame DE MELCOUR *l'interrompant.*

Il étoit d'une grande importance
Que pour ce beau portrait tout fut abandonné !
Car, un premier portrait, sa tête en a tourné.
Comment ne pas sentir ?...

Madame DE NOZAN *la prenant par la main.*

Grondeuſe que vous êtes,
Regardez donc ; mais c'eſt à renverſer les têtes.

Madame DE MELCOUR.

Oui, la ſienne. Madame, il faut vous parler franc,
Vous avez la fureur de gâter cette enfant.
Deux ſcenes en un jour ! l'une folle, bruyante,
L'autre, (pardon, Madame,) un peu moins indécente,
Et non moins dangereuſe. Exacte à s'admirer
Dans ce tableau ſans ceſſe il faudra ſe mirer,
Se ſourire, en ſecret s'aplaudir d'être belle,
Et lutter d'agrément pour vaincre ce modèle.

VILMON *ſouriant malignement.*

Madame, craignez-vous ?...

Madame DE MELCOUR.

Monſieur, vous m'étonnez.
Avec votre bon ſens, vous auſſi, vous donnez
Dans un pareil travers? vous l'imaginez même,
Et diſſimulez mal votre plaiſir extrême,
Et modeſtement fier, venez encore ici
M'étaler ce chef-d'œuvre.

TERVILLE *avec tranſport.*

Hé ! c'en eſt un auſſi.

Sur un coup-d'œil de Vilmon il ſe reprend.

Bas à Julie.

Votre portrait... le votre.

Madame DE MELCOUR.

Oh ! vous êtes aimable,
Et vous ne dites rien que de très-agréable,
Votre ton eſt poli, votre propos flatteur....

TERVILLE *bas, regardant Julie.*

Mais je ne flatte point...

VILMON *l'arrête par un nouveau ſigne.*

Madame DE MELCOUR *à Terville.*

Je ſais, je ſais par cœur
Que tout portrait de femme eſt divin à votre âge :
Bien ou mal, laide ou non, on a votre ſuffrage.
Si le portrait reſſemble, il eſt délicieux ;
S'il ne reſſemble pas, l'original eſt mieux.
Cela s'eſt dit par-tout ; à quoi bon le redire ?

LE PEINTRE.

Oh ! je ne prétends pas, Madame, qu'on admire ;
Mais, pour la ressemblance...

Madame DE MELCOUR *l'interrompant.*

Il ressemble ; charmant,
Sublime ! Permettez un conseil seulement :
Ne nous peignez jamais de femme sur copie ;
Et, pour peindre une enfant, attendez, je vous prie,
L'agrément de sa mere. *A un Laquais.*
Allons ôtez cela.

On emporte le Tableau

Madame DE NOZAN *à M. de Melcour.*

Mais concevez-vous rien à cet orage-là ?
Mais à quel âge donc veut-elle que ma niéce ?..
Mais dites-moi, ma sœur, qu'avez-vous donc ? Quoi !
Qu'est-ce ?
Faut-il pour son portrait attendre soixante ans,
Qu'au lieu de cheveux blonds, elle ait des cheveux blancs,
Qu'au lieu de ces couleurs fraîches & naturelles,
Et de ces beaux sourcils & de ces dents si belles,
De ce charmant visage enfin que je lui vois,
Elle soit bien ridée & laide... comme moi ?
Eh fi : cela seroit peut-être pittoresque,
Mais croyez-moi, fort triste.

Madame DE MELCOUR *à part.*

Oh ! je le croirois presque.

MELCOUR *d'un ton honnête au Peintre.*

Vous avez fait, Monsieur, un excellent tableau.

Madame DE NOZAN.

Excellent.

LE PEINTRE *à M. de Melcour.*

Je ne suis ni La Tour, ni Vanlo,
Mais je crois ceci bon ; souffrez que j'en dispose,
Et qu'au premier sallon, Madame, je l'expose.

Madame DE MELCOUR.

Mais tout le monde ici perd la tête, je crois.
Au premier sallon !

VILMON.

Oui.

Madame DE MELCOUR *très-vîte.*

Monſieur, ma fille & moi
Nous n'irons pas groſſir cette foule... imbècille
De portraits, qui placés, preſſés, rangés en file,
De leurs cadres dorés ſortent de toutes parts,
Et dès l'eſcalier même aſſiégent nos regards.
Eh! Meſſieurs, voulez-vous une ſolide gloire?
Donnez dans vos ſallons de grands tableaux d'hiſtoire,
Non des têtes de femme & de marmots d'enfans.

LE PEINTRE *ſouriant d'un air malin.*

Les hommes ſont, Madame, un peu plus indulgens.

Madame DE NOZAN.

On vous diſtinguera, j'y menerai Julie...

Madame DE MELCOUR *à part.*

Non.

Madame DE NOZAN.

Vous ſerez vengé.

MELCOUR, *au Peintre.*

Moi, je vous remercie,
Et dans mon cabinet vais vous dire deux mots?
Daignez me ſuivre.

M. de Melcour ſort avec le Peintre.

Madame DE NOZAN.

Et moi, j'ai beſoin de repos;

Regadant Julie. A part.

Grand beſoin; elle auſſi; viens. Le ſang me pétille.

Bas à Madame de Melcour

Je crains de vous manquer aux yeux de votre fille.

Elle emmene ſa nièce.

TERVILLE, *à part, en regardant Julie & ſa mere.*

Ah Dieux!

Vilmon accompagne Madame de Nozan, & Terville Julie.

Madame DE MELCOUR.

Mademoiſelle, arrêtez; un moment.

Terville ſort, Julie revient vers ſa mere.

SCENE IX.

Madame DE MELCOUR, JULIE.

Mdme DE MELCOUR, *apres avoir regardé sa fille quelque tems en silence.*

JE ne vous ai pas fait quitter votre couvent
Pour aller prendre l'air lorsque j'ai la migraine,
Dans les Jardins publics donner vîte une scène,
Perdre à votre toilette un demi jour au moins...
Eparpiller le tems en mille petits soins.
Comme vous voilà mise! & ce bel étalage,
Cet immense panier!... coëffée à triple étage!
Il faut, Mademoiselle, il faut vous préparer
A ne sortir, rester, vous coëffer, vous parer,
Vous faire peindre, rien enfin, que je n'ordonne;
Moi seule, entendez-vous? je n'excepte personne.
Retournez, s'il vous plaît, à votre clavecin...
Julie fait deux pas.
Que vous négligez fort ainsi que le dessin.
Et, n'allez pas penser que cela vous ressemble;
C'est que tout est flatté, les détails & l'ensemble,
Tout.

JULIE *à part & pleurant presque.*

Terville du moins n'entend pas.

Madame DE MELCOUR.

Ce regard!
Là, cet air!... Puis-je donc vous mener quelque part?
Julie a le cœur gros, est prête à pleurer; sa mere attendrie lui prend la main & dit d'un ton plus doux:
Mon enfant, on vous perd par ce jargon d'usage
Dont on berce partout les filles de votre âge;
Et... baisez-moi.
Appercevant son mari.
Rentrez.

Julie sort, M. de Melcour remarque son air abattu & s'arrête un instant.

SCENE X.

Madame DE MELCOUR, M. DE MELCOUR, MELCOUR.

JE puis enfin parler,
Nous voilà ſeuls; j'ai cru devoir diſſimuler,
Pour ne pas éclater j'ai gardé le ſilence.

Madame DE MELCOUR.

Je me ſuis fait, Monſieur, la même violence
Pour ne pas éclater; entre-nous, ce portrait
N'a pas le ſens commun, je le dis à regret.

MELCOUR *d'un ton ſec.*

Madame, j'avois cru vous plaire & vous ſurprendre,
N'en parlons plus. Enfin, vous plairoit-il d'entendre
La liſte des partis?..

Madame DE MELCOUR.

La liſte!

MELCOUR.

Ils ſont nombreux.

Madame DE MELCOUR.

Oh! j'ai dans ce moment un mal de tête affreux.
Mais n'importe, voyons; puiſqu'il me faut un gendre.

MELCOUR.

Le bruit de ſa beauté commence à ſe répandre...

Madame DE MELCOUR.

Vite, voyons

MELCOUR.

D'abord, Monſieur de Bourlevoix
Riche, homme de finance, &c...

Madame DE MELCOUR.

Pour ce premier choix,
Vous m'en diſpenſerez. On le dit très-aimable,
Mais tous ces meſſieurs-là ſont d'un luxe effroyable;
On en cauſe, on en rit, on en eſt fatigué.

MELCOUR.

Autrefois.

Madame

Madame DE MELCOUR.

Aujourd'hui. Follement prodigué
Tout mon bien s'en iroit en parcs, en avenues,
En châteaux, en boudoirs, en... sottises connues.

MELCOUR.

Celui que je propose est modeste & rangé.

Madame DE MELCOUR.

Tant mieux pour lui ; passons.

MELCOUR.

Monsieur de Norangé,
Jeune & brave Officier, qui dans plusieurs affaires....

Madame DE MELCOUR.

Oh ! je respecte fort messieurs vos Militaires,
Mais il s'agit d'un gendre, & j'ai su quelquefois
Qu'avec de tels maris on est veuve six mois.
Un Héros... ne vit guère ; ou s'il revoit sa femme,
Monsieur arrive un jour au lever de Madame,
Heureux de rapporter ; pour prix de ses exploits,
Avec un œil d'émail une jambe de bois.

MELCOUR.

Mais quel déchaînement !

Madame DE MELCOUR.

Mais non, rien de plus sage.

MELCOUR.

Que la Beauté du moins soit le prix du courage ;
Et ne condamnez point, Madame, au célibat
Les appuis généreux du Trône & de l'Etat.

Madame DE MELCOUR.

Ah ! j'ai tremblé pour vous la moitié de ma vie ;
Que je ne passe point l'autre, je vous supplie,
A trembler pour un gendre.

MELCOUR *d'un air d'humeur très-marqué.*

Eh bien, ne tremblez pas ;
Mais vous déchirerez ainsi tous les états.
Il n'en est pas un seul, si l'on veut en médire,
Qui, par quelque côté, ne prête à la satyre.

Madame DE MELCOUR.

Après.

M. DE MELCOUR.

Que direz-vous du comte de Gercour,
Homme de qualité, connu, bien à la Cour ?

Madame DE MELCOUR.

Qu'il nous convient, je pense, un peu moins que les autres.
Ma fille, un grand Seigneur ! Quels projets sont les vôtres ?
Je lui veux un mari qui sache au moins l'aimer,
L'aimer quoique sa femme ; & vous m'allez nommer
Un homme de la Cour !

MELCOUR *étonné de ces refus continuels, la regarde un instant.*

Enfin...

Madame DE MELCOUR.

Mais cette liste
Ne finit point.

MELCOUR.

Un homme jeune, un peu triste...

Madame DE MELCOUR.

Le Président ? sortir pour aller au Palais,
Rentrer, dîner en poste, & ne souper jamais ;
Un Président qui soupe est un être qu'on cite.

MELCOUR.

Quoi ! pour ne pas souper !...

Madame DE MELCOUR.

D'ailleurs gens de mérite ;
Mais tant soit peu de morgue, épineux quelquefois,
Et tellement au fait du dédale des loix,
Des tours & des détours, qu'ils plaident pere, mere,
Enfans, petits-enfans : si ma fille m'est chere,
Les procès me font peur.

MELCOUR *s'emportant.*

Quel diable de travers !
Votre esprit est grippé contre tout l'univers.
Le financier n'a pas le bonheur de vous plaire ;
Vous reculez de peur au nom du Militaire ;
L'homme de Cour, titré, n'en a pas plus d'accès ;
A tous les Présidens vous faites le procès ;
Il ne nous reste plus, Madame, que l'Eglise.

Madame DE MELCOUR.

Vous vous trompez ; faut-il qu'enfin je vous le dise,
Monsieur ? j'ai pour ma fille un excellent parti...

MELCOUR *étonné.*

Vous ?

Madame DE MELCOUR.

Moi ; naissance, biens, mœurs, tout est assorti.

MELCOUR *d'un air de joie.*

Terville sûrement ?

Madame DE MELCOUR *souriant.*

Point. L'homme à qui je pense
N'ira pas dissiper un héritage immense,
Recevoir en héros une balle à vingt ans,
Daignera même, aimer sa femme, ses enfans,
Des querelles d'autrui ne se mêlera guères,
Et donnera son tems à ses propres affaires.

MELCOUR.

Vous le nommez ?

Madame DE MELCOUR.

Rentrons ; vous le verrez tantôt ;
J'ai l'état de ses biens, je vais vous en instruire,
Vous montrer ses papiers ; mais... souffrez qu'on respire ;
Ma tête, & tout ceci !

MELCOUR.

Sans doute il m'est connu ?

Madame DE MELCOUR.

Un peu ; venez.

Elle porte une main sur sa tête, & appuie l'autre sur le bras de M. de Melcour.

MELCOUR *à part.*

Vilmon hélas ! a trop bien vu.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE

JULIE, M. DE VILMON, M. DE TERVILLE.

JULIE *à elle-même.*

CIel !

TERVILLE *à lui-même.*

J'en deviendrai fou.

VILMON *à lui-même.*

Se peut-il ?

TERVILLE *à Vilmon.*

Une mere!

Enfin, vous entendez.

JULIE *à Vilmon.*

Vous voyez.

TERVILLE.

Comment faire ?

JULIE.

Aidez-nous.

TERVILLE

Par pitié.

JULIE.

Monsieur, vous le pouvez.

TERVILLE.

Je vous dirai bien plus, c'est que vous le devez.
Sans vous je n'aurois point connu Mademoiselle.
Vous m'avez, malgré moi, que je vous le rappelle,
Conduit à ce couvent ; & vous deviez prévoir,
Monsieur, qu'impunément je ne pourrois la voir.

VILMON *à lui-même.*

Un homme de Province !

JULIE.

Oui, ma mere est entrée

Avec un grand Monſieur qui m'a déſeſpérée;
J'étois au clavecin...

TERVILLE.

Bien de figure?

JULIE.

Hélas!
Je n'en ſais rien encor, mais... je ne le crois pas,
Mais je ſais qu'il m'épouſe.

TERVILLE.

Ah Dieux! Mademoiſelle,
Vous n'y conſentez point. Jurez d'être fidéle,
Et de le bien haïr & de n'aimer que moi.
Avez-vous du courage?

JULIE *d'un air timide.*

Oh! oui.

VILMON.

Beaucoup, je crois!
Jugez de ſon courage à cette voix tremblante.

TERVILLE *impétueuſement.*

Si j'allois me jetter aux genoux de ſa tante?

JULIE.

Oui.

VILMON.

Non. Elle n'eſt pas fort épriſe de vous;
Car elle a remarqué, j'en ris même entre nous,
Que vous lui vantez peu cette nièce ſi chère,
Et que vous prodiguez les fâdeurs à la mere.
Oh! c'eſt un double tort.

TERVILLE.

Graces à vos avis.
Depuis deux mortels mois je les ai trop ſuivis.
Courtiſant aſſidu... (d'une mere cruelle,)
Je ſouffre, me contrains, je m'enchaîne auprès d'elle;
Lui dis qu'elle eſt charmante; &, d'après ce beau plan,
J'ai ſu m'indiſpoſer madame de Nozan,
Je brûle, & je me tais; le beau-pere l'ignore:
Préſentement, Monſieur, faut-il attendre encore,
Pour demander ſa main, qu'un autre ait épouſé?
Me le conſeillez-vous?

VILMON *après avoir hésité en apparence.*

Non ; rien de plus aisé
Que d'avoir leur aveu, c'est celui de la mere
Que...

TERVILLE.

J'y cours.

VILMON.

Attendez. Cet homme peut déplaire ;
Peut-être il fera mieux vos affaires que vous.
Eh ! laissez-lui le temps de travailler pour nous.
D'ailleurs, je la verrai.

JULIE.

Parlez avec courage.

TERVILLE.

Dites-lui tout crûment que son beau mariage
N'a pas le sens commun.

JULIE.

Oui ; qu'il me déplaît fort.

TERVILLE.

Qu'il ne se fera pas.

JULIE.

Que j'aime mieux la mort.

TERVILLE.

Que je peux lui tuer son gendre avant une heure.

JULIE.

Que je préférerois un couvent pour demeure.

TERVILLE.

Qu'elle va, par ce trait ; revolter tout Paris.

JULIE.

Que ma tante à coup sûr jettera les hauts cris.

TERVILLE.

Que...

JULIE.

Que...

VILMON.

Mon Dieu ! je sais tout ce qu'il faut lui dire ;
Partez.

TERVILLE.

Vous promettez d'oser la contredire ?

VILMON.

Soit.

TERVILLE.

Si ce fol hymen s'acheve, les parens
Doivent perdre le droit d'établir leurs enfans.

JULIE.

Sans doute.

TERVILLE *s'enfuyant.*

Elle vient.

JULIE *s'enfuyant.*

Ciel!

Ils sortent par deux côtés opposés, Vilmon rit de leur fuite.

SCENE II.

VILMON *seul.*

Mais elle est surprenante.
L'établir à l'insçu de Melcour, de sa tante!
Ah j'entends : nous voulons l'éconduire au plutôt,
Nous voulons devenir grand'mere incognito.
— Eh quoi? Jersac.

SCENE III.

Mdme DE MELCOUR, JERSAC, VILMON.

Madame DE MELCOUR *à Vilmon.*

Monsieur, vous venez de me rendre
Un service important, & je vous dois mon gendre.

VILMON *à Jersac.*

Quoi! c'est vous; c'est Monsieur, qui...

JERSAC *très-content & affectueux.*

Moi-même, oui vraiment,

Félicitez-moi donc. Mais quel étonnement!
J'ai voulu de ceci vous faire confidence
Un peu plutôt ; Madame exigeoit le silence.
Je m'empresse du moins à vous remercier.
C'est à vous que je dois, je veux le publier,
Le bonheur de connoître & Madame & sa fille,
Et bien-tôt, grace à vous, je suis de la famille.

VILMON *à part.*

Bien-tôt! Et grace à moi!

JERSAC.

Monsieur connoît mon bien.

Madame DE MELCOUR.

Monsieur m'a fort vanté sa Terre de Vaugien.

JERSAC.

Bon! je l'y fis un jour souper avec des femmes;
Même il y fut charmant, très-goûté de nos Dames.

Madame DE MELCOUR.

Comme ici.

JERSAC.

Plus, ma Charge, un assez bon effet;
Entre les mains d'un homme, on sait bien ce que c'est
Ma maison de campagne aussi, vous l'avez vue?

VILMON *distrait.*

Je le crois.

JERSAC.

Je le crois! elle vous est connue.

VILMON *à part.*

O! dans quel maudit piége elle a su m'engager!

JERSAC.

De belles eaux, un parc, un vaste potager,
A Madame de Melcour.
Cinq cents arpens de bois mis en coupe réglée.
A Vilmon.
Plus, ma Terre d'Olbec.

VILMON.

D'Olbec?

JERSAC.

Très bien peuplée;
Gros bourg, excellent vin; vous en boirez.

VILMON

VILMON *toujours distrait.*

Fort bon.

JERSAC *à Madame de Melcour.*

C'eſt un fief, & ma femme en portera le nom.
Je ne vous parle point d'une petite Terre
Que je compte arrondir, mais où je ne vais guère.
En attendant j'afferme ; & puis, pour dernier lot,
Deux parens dont j'hérite... & qui mourront bien-tôt.

VILMON.

Vous avez leur parole ?

JERSAC.

Oui, car ne vous déplaiſe,
L'un a quatre-vingt ans, l'autre ſoixante & ſeize.

A Madame de Melcour.

La tante ? Sur ſon bien on peut compter ?

Madame DE MELCOUR.

D'acoord.

JERSAC.

Elle n'eſt plus... très-jeune.

VILMON.

Elle eſt très-verte encore.

A part.

Je veux qu'aujourd'hui même elle nous en délivre.

A Jerſac.

Il faut malgré ſon bien, lui permettre de vivre.

JERSAC *riant.*

Il eſt vrai qu'aux parens on doit quelques égards.
—— J'ai vu deux fois la nièce. Ah ! les plus beaux regards !..

VILMON *à part.*

Bon !

JERSAC.

Une taille !

VILMON *malignement.*

Un teint.

JERSAC.

Les roſes du bel âge.

Madame DE MELCOUR.

Les roſes ? la beauté n'eſt qu'un frêle avantage.

JERSAC.

La ſienne durera.

VILMON.

Croyez-vous ?

JERSAC.

Je prétends
Vous la ramener belle encore à quarante ans.

VILMON.

Elle va faire un bruit !

JERSAC.

Nos Dames de Bayonne
Vont me haïr un peu, mais je le leur pardonne.
J'ai cru pourtant lui voir un petit air d'humeur.

Madame DE MELCOUR.

Les filles qu'on marie ont assez l'air boudeur.

JERSAC *d'un air de confidence.*

Nous espérons dans peu vous appeller grand-mere.
De ses petits-enfans on est, je crois, bien fiere !

VILMON.

Plus que des siens, dit-on.

JERSAC.

On vous en enverra,
Et vous les gâterez autant qu'il vous plaira.

Madame DE MELCOUR.

Mon mari vous attend.

JERSAC *à Vilmon.*

Quel bonheur nous rassemble !
Qui m'eut dit autrefois, quand nous fîmes ensemble
Ce grand dîner sur mer, que quelque beau matin
Je serois à Paris marié de sa main ?

Il lui serre tendrement la main & s'en va.

VILMON *à part.*

Marié de ma main ; c'est moi qui le marie !

SCENE IV.

Madame DE MELCOUR, M. DE VILMON.

VILMON.

Mais, est-ce tout de bon ? Est-ce plaisanterie ?

J'entends déja des cris sur cet enlévement.
Sa tante qui l'adore...

Madame DE MELCOUR.

Eh! c'est précisément
Sa tante qui l'adore & la gâte sans cesse,
Que je dois sensément séparer de sa niéce.
Sans doute, près de moi... j'aimerois mieux... l'avoir.

VILMON.

Choisissés dans Paris....

Madame DE MELCOUR.

Dans Paris! pour y voir
Mille travers? des fats blasés dès leur jeunesse,
Ne pouvant rien aimer pas même une maîtresse,
Des sottises de mode, un tas de jeunes fous,
Très-prodigues amans, très-volages époux,
Enfin, un luxe affreux, les plus folles dépenses,
Des enfans renommés par cent extravagances,
En proie aux usuriers, ruinés dès vingt ans,
Et calculant déja les jours de leur parens.
Avouez; cet air-ci, pour une jeune femme...

VILMON.

Contagieux?

Madame DE MELCOUR.

Mortel.

VILMON.

En province, Madame,
On n'est pas plus farouche.

Madame DE MELCOUR.

Un fat est moins couru;
On y rougit du vice & non de la vertu,
Nos puérilités n'y tournent pas les têtes;
Au lieu de parler bals, soupers, *proverbes*, fêtes,
On pense à des devoirs, on vit chez soi, content;
Peut-être un agréable est là moins important;
En revanche on y voit des époux & des peres,
Plus de bonheur, & moins de riens & de misères.

VILMON.

Mais....

Madame DE MELCOUR *à part.*

Je l'ai résolu.

VILMON.

Mais....

Madame DE MELCOUR.

Pardon, tous vos mais

Ne m'ébranleront pas.

VILMON.

Madame, je me tais.

Madame DE MELCOUR *après un silence.*

Sauriez-vous un parti?

VILMON.

Peut-être.

Madame DE MELCOUR.

Qui?

VILMON.

Terville:

— Vous riez? moi, je crois qu'il seroit difficile
De trouver mieux; bien né, jeune, riche.

Madame DE MELCOUR.

Oui vraiment.

VILMON.

D'une figure...

Madame DE MELCOUR.

Aimable.

VILMON.

Et d'un esprit...

Madame DE MELCOUR.

Charmant.

Dites, si vous voulez, qu'il est peut-être unique,
Empressé sans fadeur, gai sans être caustique,
Le meilleur ton, par-tout également goûté,
Et cependant point d'airs, nulle fatuité,
Les graces de son âge & la raison du vôtre.

VILMON *souriant.*

Eh bien! convenez-en, ce gendre éclipse l'autre.

Madame DE MELCOUR *souriant aussi.*

Il ne le sera point.

VILMON.

Il vous convient.

Madame DE MELCOUR.

Très-fort.

VILMON.

Vous le voyez ſouvent.

Madame DE MELCOUR

Oui.

VILMON.

Tous les jours.

Madame DE MELCOUR *avec une impatience gaie.*

D'accord.

VILMON.

Il peut aimer Julie.

Madame DE MELCOUR *piquée.*

Oh! point du tout.

VILMON.

Peut-être

Ses aſſiduités....

Madame DE MELCOUR.

Vous croyez le connoître;

Il aime ailleurs; adieu. Vous qui ſavez tout voir,

Vous auriez dû, Monſieur, vous en appercevoir.

En riant.

Cette difficulté, je crois, n'eſt pas légere.

VILMON.

A part.

Je crains d'avoir encor fait une belle affaire.

Haut.

Il aime ailleurs?

Madame DE MELCOUR.

Mais oui.

VILMON.

Vous, ſans doute?

Madame DE MELCOUR *ſouriant.*

Mais.... non.

VILMON.

Vous le croyez épris?

Madame DE MELCOUR.

Je ne crois rien, Vilmon?

Je ne puis empêcher qu'une jeune cervelle

Ne ſe dérange un peu; mais....

VILMON.

Vous ſerez cruelle.

Madame DE MELCOUR.

Adieu.

VILMON.

A part.
Maudits confeils!

SCENE V.

Madame DE MELCOUR, M. DE VILMON, M. DE TERVILLE.

VILMON *apparcevant Terville, à part.*

JUftement le voici.

Bon.

Madame DE MELCOUR *à part.*
Il me faut hâter ce mariage-ci.

VILMON *en fortant, à l'oreille de Terville.*

Allez.

TERVILLE.
Oui; mais je crains...

SCENE VI.

Madame DE MELCOUR, M. DE TERVILLE.

Madame DE MELCOUR *va pour fortir.*

TERVILLE *timide & embarraffé.*

DAignerez-vous m'entendre,
Madame?.. je veux... j'ofe... oui, je dois vous apprendre
Un fecret... dans mon cœur trop long-temps retenu;
Si je differe encor...

Madame DE MELCOUR *fouriant.*
Ce fecret m'eft connu.

TERVILLE.

Mes regards... mes discours ont pu vous en instruire,
Mais au fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire;
Non, vous ne savez pas à quel point... il chérit...
Où pourrois-je trouver tant de beauté, d'esprit,
De graces? décidez du bonheur de ma vie;
Mon sort dépend de vous.

Madame DE MELCOUR *gaiement.*

De moi? quelle folie!

A part.

Je ris pourtant de voir qu'à l'heure, qu'au moment
Où j'établis ma fille, il me vienne un amant
A mes pieds, malgré moi, se déclarer en forme.

Haut.

Terville, il ne faut pas qu'ici je vous endorme
D'un vain espoir.

TERVILLE.

O Ciel!

Madame DE MELCOUR *d'un air noble & presque sérieux.*

Finissons; à mon gré,
Tout ce petit roman a déja trop duré,
Trop; & puis, ce beau feu (que je crois très-sincère,)
A Monsieur de Melcour ne peut-il pas déplaire?

TERVILLE.

Il l'ignore; d'ailleurs, il partage vos goûts;
Il est si complaisant, a tant d'égards pour vous!

Madame DE MELCOUR *avec un éclat de rire.*

Tant d'égards! tant d'égards! l'expression m'étonne.
Vous appellez égards!... elle est neuve, très-bonne.

TERVILLE.

Votre gaîté, Madame, est cruelle pour moi;
Décidez, prononcez.

Madame DE MELCOUR.

Terville, je ne doi,
Ni ne puis vous entendre? il faut que je vous laisse.

TERVILLE.

Je connois mon rival; je sais votre promesse
Et vos engagemens; vous me sacrifiez;
Mais je veux, ou les rompre, ou mourir à vos pieds.

Madame DE MELCOUR.

Quoi ! des engagemens ! un rival ! mais quel ſtile !
Je ne vous entends plus ; vous êtes fou, Terville.

TERVILLE.

Je le ſuis de douleur. Si Julie en ce jour,
Si votre fille enfin eſt le prix de l'amour,
J'ai droit de l'obtenir.

Madame DE MELCOUR *très-étonnée.*

Ma fille !

TERVILLE.

Je l'adore.
Faut-il vous le jurer, vous le redire encore ?
Je l'ai vue au couvent & l'aime pour jamais.
A ſon premier regard je ſentis que j'aimois.
Un oncle me parloit d'Hortenſe, d'Emilie,
Je repouſſai cet oncle, & parlai de Julie :
Ne m'en ſachez pas gré, c'eſt qu'elle éclipſe tout.
Seule, ſeule à mes yeux, je la voyois par-tout.
J'aime, j'ai quelque bien, un nom connu, je penſe.
Et puis, je n'aurois pas la dure extravagance
De venir l'arracher à ces bras maternels ;
Ne me ſuppoſez point des projets ſi cruels.
Près de vous, trop heureux, dans Paris, l'un & l'autre ;
Vos goûts ſeront nos goûts ; votre maiſon, la nôtre.
Après une pauſe.
Quoi ! vous m'abandonnez à tout mon déſeſpoir !

SCENE VII.

Madame DE MELCOUR, M. DE TERVILLE,
Madame DE NOZAN.

Madame DE NOZAN *dans le fond ſe tournant vers la couliſſe.*

NOn, Monſieur de Jerſac, non. Je prétends la voir.

Elle s'avance & s'arrête voyant Terville qui s'eſt jetté une ſeconde fois aux pieds de Madame de Melcour.

TERVILLE.

TERVILLE.

Vous ne me dites rien ! Il y va de ma vie.

Madame DE NOZAN *très-étonnée.*

Fort bien !

TERVILLE *se relevant.*

Parlez pour moi, Madame, je vous prie.

Madame DE NOZAN *avec indignation.*

Perd-il la tête ? allez.

TERVILLE.

Juste Ciel ! —— Je ne voi
Qu'un seul homme qui puisse avoir pitié de moi ;
Courons. *Il sort.*

Madame DE NOZAN *le suivant de l'œil.*

Mais en effet !

Madame DE MELCOUR, Madame DE NOZAN.

Madame DE NOZAN.

LA découverte est bonne :
Ne vous figurez pas au moins qu'elle m'étonne.
On veut plaire, on s'expose ; on voit des étourdis
Jeunes, entreprenans, & de plus, enhardis.
Très-pathétiquement, à genoux, d'un air tendre,
Ils viennent supplier qu'on daigne les entendre,
Qu'on ait quelque pitié de leurs timides feux ;
Les étourdis font bien, oui, le tort n'est pas d'eux,
On quête adroitement ces belles entreprises ;
Je n'entendis jamais, moi, de telles sottises.

Madame DE MELCOUR.

Que veut dire ce bruit ?

Madame DE NOZAN.

Ce bruit ?

Madame DE MELCOUR.

Qu'entendez-vous ?

Madame DE NOZAN.

J'entends que j'ai la clef de ses propos si doux,
De ses souris flatteurs, de ses coups-d'œil, des vôtres ;

Et d'égards pour vous seule & d'oubli pour les autres,
Car ils ne voient plus rien quand ils ont le cœur pris,
On ne voient qu'un objet. Ces tranquiles maris!
Non... que j'ose penser...

Madame DE MELCOUR.

Madame, êtes-vous folle?

Madame DE NOZAN.

Le traître! & pas un mot, une douce parole
A ma charmante niéce! entre ces deux portraits,
Monsieur n'étoit frappé que du vôtre; vos traits
Vos traits seuls le charmoient. Qu'il a su me déplaire!

Madame DE MELCOUR *très-vivement.*

Et vous aviez raison.

Madame DE NOZAN *à demi-voix.*

Vous qui seriez sa mere.
Le petit sot!

Madame DE MELCOUR.

Sa mere!

Madame DE NOZAN.

Et voilà donc pourquoi
On veut la marier, l'exiler loin de moi
A Baïonne, à Pekin; mais il a dû m'entendre,
Mais je l'ai harangué, votre prétendu gendre.
Si du moins il parloit de s'établir ici!

Elle est interrompue par M. de Melcour.

SCENE IX.

Madame DE MELCOUR, M. DE MELCOUR,
Madame DE NOZAN.

MELCOUR *avec joie.*

On se querelle encor? Quoi! qu'est-ce que ceci?
Eh, félicitez-vous; excellente nouvelle!

Madame DE NOZAN.

A part. *A Melcour.*
Ces maris sont plaisans! excellente, oui, fort belle!

MELCOUR.

Ecoutez, écoutez : Terville eſt amoureux.

Madame DE NOZAN *d'un air tranquille.*

Monſieur, je le ſavois.

MELCOUR.

Nous ſommes trop heureux;
Mais épris comme un fou, comme on l'eſt à ſon âge.
Il preſſe, il ſollicite, il veut en mariage...

Madame DE NOZAN.

En mariage, qui?

MELCOUR.

Julie.

Madame DE NOZAN.

Ah ! quelle erreur !
Quoi, Julie !

Madame DE MELCOUR *avec un ſourire forcé.*

Oui, Julie.

Madame DE NOZAN.

O Ciel ! pardon, ma ſœur,
Pardon. J'ai pu penſer, (n'étiez-vous pas ſurpriſe?)
Que c'eſt vous qu'il aimoit ! je me ſuis bien mépriſe.
Mais comme il étoit tendre ! & moi, je vous ai dit !...
Me pardonnerez-vous ? j'avois perdu l'eſprit.

Madame DE MELCOUR.

Oui, Madame.

Madame DE NOZAN.

Je ſuis injuſte, extravagante.

Madame DE MELCOUR.

Oui, Madame.

Madame DE NOZAN.

Etourdie.

Madame DE MELCOUR.

Eh oui.

Madame DE NOZAN.

Preſque méchante,
Vous devez m'en vouloir!

Madame DE MELCOUR.

Eh non.

Madame DE NOZAN.

J'ai des remords.

Madame DE MELCOUR.

Gardez-les, tout est dit.

Madame DE NOZAN.

Oh ! lorsque j'ai des torts,
Je sais les réparer & bien vîte.

Madame DE MELCOUR.

Par d'autres.

Madame DE NOZAN.

Je n'y manque jamais.

MELCOUR *très-étonné.*

Quels discours sont les vôtres ?
Quelle énigme !

Madame DE NOZAN.

Monsieur, rien ne peut m'excuser.
Imaginez-vous donc que j'ai pu m'abuser
Jusqu'à croire Terville... occupé de Madame.

Bas à M. de Melcour.

Elle est bien ; mais ma niéce.

Madame DE MELCOUR *se raproche & entend ; à part.*

Impertinente femme !

Madame DE NOZAN.

J'ai pensé, j'ai parlé, j'ai vu tout de travers.
Maintenant à vos pieds je verrois l'univers,
Je croirois l'univers amoureux de ma niéce
Et qu'on vous parle d'elle ; adieu. *Elle s'en va.*

Madame DE MELCOUR *à part.*

Cruelle espéce !

MELCOUR.

Terville auroit bien dû parler un peu plutôt ;
Mais vous, qui le saviez, pourquoi n'en dire mot ?

Madame DE NOZAN *revenant & prenant Madame de Melcour par la main.*

Vous m'avez pardonné, ma sœur, cette méprise ?
Point de rancune.

Madame DE MELCOUR.

Encor ?

Madame DE NOZAN.

Mon Dieu ! quelle sotise !
Mille, mille pardons.

SCENE X.

Madame DE MELCOUR, M. DE MELCOUR.

Madame DE MELCOUR *regardant au fond du Théâtre.*

Elle va revenir.

MELCOUR *de même.*

Non. —— Elle est un peu folle, il faut en convenir,
Mais bonne femme au fonds. O ça, ce mariage...

Madame DE MELCOUR.

Vous allez m'en parler ?

MELCOUR.

N'eut-il que l'avantage
De fixer près de vous...

Madame DE MELCOUR.

Bon ! unir deux enfans !
A-t-on un caractere, une tête à vingt ans ?
Le beau projet ! Monsieur, c'est immoler Julie,
C'est unir la folie enfin à la folie.

MELCOUR *vivement.*

C'est faire leur bonheur : Terville en est charmé ;
Terville l'aime trop, pour n'en pas être aimé.

Madame DE MELCOUR *vivement.*

J'entends ; c'est pour cela que je la lui refuse.
Ces belles passions dont l'éloquence amuse
Feront bien réussir des contes, des romans,
Des mariages, non ; je crains les engoûmens.
Faut-il s'idolâtrer avant de se connoître ?

MELCOUR.

Mais doit-on, pour s'unir, ne pas s'aimer ?

Madame DE MELCOUR.

Peut-être.
Ces nœuds seroient plus sûrs, le regret moins cruel.
Quand deux jeunes époux paroissent à l'autel,
Par pitié pour cet âge on devroit, ce me semble,
Leur demander d'abord si l'amour les rassemble,
Si par enthousiasme ils viennent se lier...

MELCOUR *l'interrompant d'un air froid.*

Et répondent-ils, *Oui* : vite les renvoyer.

Madame DE MELCOUR.

Sans doute. — Est-ce l'amour qu'il faut prendre pour guide ?

Avec chaleur.

Une telle union veut un esprit solide.
L'avenir, l'avenir ? voilà ce qu'il faut voir.
Des biens à conserver, des enfans à pourvoir,
Un état à remplir, un nom à rendre illustre ;
Des postes importans & qui donnent du lustre,
Enfin unir les noms, les fortunes, les rangs,
C'est ce dont il s'agit, & de tendres amans
S'inquiettent fort peu de tout cela, je pense.

Elle se détourne pour sortir ; aux premiers mots de M. de Melcour elle s'arrête & paroit l'écouter avec impatience.

MELCOUR.

Très-bien ! à deux époux prêcher l'indifférence.
Moins d'intérêt, Madame, & plus de sentiment,
Croyez-moi ; le bonheur que l'on goûte en s'aimant
Nuit aux frivolités & non pas aux affaires.
Et, pourquoi n'est-il plus d'enfans, d'époux, de peres ?
Pourquoi même ces noms sont-ils presque ignorés ?
C'est qu'un vil intérêt nous a dénaturés,
C'est que, grace à l'orgueil, l'hymen même est avare,
C'est qu'on unit les biens ; les cœurs, on les sépares.

Madame DE MELCOUR.

Moi, pour mieux les unir, je leur défens d'aimer.
Et puis votre Terville a trop su m'allarmer ;
Sa fievre m'épouvante, il faut que j'en convienne.
Une... petite tête a pu tourner la sienne.
Si comme moi, Monsieur, vous l'aviez entendu !
Tenez, il étoit là, gémissant, éperdu,
En mots entrecoupés exprimant son délire,
Criant, n'écoutant rien ! *A demi-voix.*
Puisqu'il faut vous le dire
Cela faisoit pitié.

MELCOUR.

Madame, c'est ainsi
Que je viens de le voir & j'en étois ravi.

Madame DE MELCOUR.

Ravi !

MELCOUR.

Qu'a cet amour enfin de ſi funeſte ?

Madame DE MELCOUR.

Monſieur, l'amour finit, le caractère reſte,
Et de ces cœurs brûlans il faut ſe défier.
Lui-même il aideroit à me juſtifier,
Il ne tarderoit pas. Rien n'eſt long-temps extrême ;
C'eſt ma fille aujourd'hui qu'il croit aimer, qu'il aime,
Qu'il l'épouſe, & demain ſa ſenſibilité
Aux pieds d'un autre objet l'aura précipité ;
D'un autre objet peut-être, ou plus ou moins aimable.

MELCOUR.

Oh ! je ſens tous le prix d'un être raiſonnable,
Calme, tranquille, froid. Je l'avoûrai pourtant,
D'un cœur ſenſible & chaud le mien eſt plus content ;
Ces cœurs-là ſont les bons. Eh ! d'abord ils préviennent ;
Il peuvent s'égarer ; mais bien-tôt ils reviennent ;
Juſques dans leurs écarts eſtimés, généreux,
Et le peu de bonheur que l'on a, nous vient d'eux.
Oui, Terville inconſtant auroit encor pour elle
Les ſoins d'un cœur honnête & d'un ami fidele.
Bref, ce Monſieur Jerſac eſt ici peu connu ;
Il arrive... d'hier ! à peine l'ai je vu,
Une charge, du bien ; quels titres pour nous plaire !
Terville eſt eſtimé, Madame ; il vous révére,
Votre ſœur eſt pour lui, je l'aime & je le dois :
Vous me l'avez loué vous-même mille fois.

Madame DE MELCOUR.

Et je veux bien encor, Monſieur, le louer mille,
Pourvu qu'il ne ſoit point...

MELCOUR.

Votre gendre.

Madame DE MELCOUR.

Terville...
Ne le ſera jamais ; enfin, vous dis-je...

Madame DE MELCOUR.

Enfin,
Vous voilà réſolue ?

Madame DE MELCOUR
Oui, tel eſt mon deſſein...
Que rien ne peut changer, ni ma ſœur, ni vous-même.
Elle veut ſortir.

MELCOUR *l'arrête, après un ſilence:*
Julie eſt votre fille, il eſt vrai, mais je l'aime;
Mais de ſes premiers ans mes yeux furent témoins,
Elle eſt la mienne auſſi: tendreſſes, maîtres, ſoins...
Tout ce que pour mon fils on me voit faire encore,
Pour elle je l'ai fait, perſonne ne l'ignore.
Et, quand pour votre hymen j'oſai me préſenter,
Quelle frayeur alors devoit vous arrêter;
Celle de voir un jour dans la même famille,
Les fils d'un ſecond lit opprimer votre fille,
De me voir négliger votre enfant pour les miens;
J'ai défendu ſes droits, j'ai même accru ſes biens,
Vous m'avez vu ſon pere, & non pas ſon beau-pere:
Je ſaurai l'être encor.

Madame DE MELCOUR.
Ne ſuis-je point ſa mere?
Et, ſi je peux ſouſcrire à cet éloignement,
Si mon cœur ſe réſout...

MELCOUR.
Madame, franchement
Dans un cœur maternel ce courage me bleſſe.

Madame DE MELCOUR.
De ma fille, en un mot, Monſieur, je ſuis maîtreſſe,
Et maîtreſſe abſolue.
Elle veut ſortir.

MELCOUR *l'arrête encore.*
Oui, mais pour ſon bonheur,
Et le mien en dépend: je dis plus, mon honneur.
Que diroit-on par-tout? que c'eſt-là mon ouvrage;
Qu'un ame intereſſée a fait ce mariage.
Dans un monde frondeur, & ne pardonnant rien,
Qui voit tout, rit de tout, blâme... même le bien,
Les uns m'accuſeroient d'une lâche foibleſſe.

Madame DE MELCOUR.
Le monde eſt ridicule, injuſte, faux, jaloux...

MELCOUR.

Voici préſentement ce qu'il diroit de vous.

Madame DE MELCOUR.

Je ſais le mépriſer, & m'en tiens à bien faire.

MELCOUR.

Que Julie .... a ſans doute une excellente mere,
Mais qu'elle vous plaît moins, oui, moins depuis un temps,
Que peut-être elle a tort d'avoir déja ſeize ans,
Que de jeux, de plaiſirs, de fêtes entourée.
Vous ne haïſſez pas de vous voir adorée....
Eh! que ſais-je? Madame, ils ſeroient aſſez fous
Pour aller vous prêter des ſentimens jaloux.

Madame DE MELCOUR.

Quoi, Monſieur!...

MELCOUR.

Au couvent vous l'auriez retenue
Deux ans de trop. Ici perſonne ne la vue;
Vous avez tout-à-coup ſuſpendu vos concerts;
Vos ſoupers, ſi brillans, ſont aujourd'hui déſerts;
Ces migraines d'ailleurs, ces nerfs, ces bouderies,
La ſcene du tableau, celle des Thuilleries,
Et Terville éconduit, & Jerſac préféré:
Faut-il vous parler net, enfin? — Je le croirai,
Si je ne ſuis ici détrompé par vous-même.

Madame DE MELCOUR *prête à ſortir*

S'il faut vous détromper en changeant de ſyſtême,
S'il faut, pour des caquets, rompre un engagement,
A Monſieur de Jerſac faire un ſot compliment,
Le chaſſer, accepter un étourdi pour gendre,
De vos ſoupçons, Monſieur, rien ne peut me défendre,
Et j'oſe m'y livrer.

Madame de Nozan reparoît & s'arrête dans le fond.

Au ſurplus, je vous voi
Vous, Madame, Vilmon, tous ligués contre moi;
Mais ma fille peut-être obéit à ſa mere,
Je diſpoſe des biens que m'a laiſſés ſon pere,
J'ai mon avis auſſi, j'ai des droits, un pouvoir,

D'un ton plus doux.

Et je m'en vais ſonger à les faire valoir.

SCENE XI.

M. DE MELCOUR, Madame DE NOZAN.

Ils se regardent quelque temps d'un air triste sans se parler.

Madame DE NOZAN.

Quoi ! je viens de donner une fausse espérance
A notre chere enfant !

MELCOUR.

Dieux, quelle préférence !
Quel hymen ! comme vous, j'en gémis ; mais hélas !
Madame, elle le veut.

Madame DE NOZAN.

Moi, je ne le veux pas,
Cela ne sera pas. Monsieur gémit, soupire !

M. DE MELCOUR.

Eh ! que n'ai-je pas dit !..

Madame DE NOZAN.

Il s'agit bien de dire !
Ces maris ! ils ont tous l'orgueil de commander,
Et quand il faut vouloir ne savent que céder.

En se retournant.

Mais c'est être à la fois ridicule & barbare,
Madame. —— On nous l'enleve ! ô Ciel ! on nous sépare !

A Melcour.

Non, ne le craignez pas, vous êtes dans l'erreur,
Vous ne me comptez point. Non, Madame ma sœur.
Je cours chez nos parens, chez tous ; je vais contre elle
Ameuter l'univers. Et cette autre cervelle,
Ce beau Provincial ! Oh ! de la tête aux pieds,
Comme je vais le peindre ! ils seront effrayés
De cet enlevement. A Bayonne, son gendre !
Je voudrois, par plaisir, qu'il fut-là pour m'entendre.
Si je ne réussis... mais je réussirai,
Je... je ne réponds pas de ce que je ferai.
Mes chevaux, mes chevaux, vîte, le moment presse,
Allons. —— Ma pauvre nièce, hélas ! ma pauvre nièce ?

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE

JULIE, M. DE TERVILLE.

JULIE *s'avançant peu à peu, & regardant derriere elle.*

Ah! Terville... monſieur, j'ai peine à reſpirer.
Je m'échapee un inſtant, je vais vîte rentrer.
C'eſt la premiere fois... je ſuis toute tremblante.
Que je vous parle ſeule.

TERVILLE.

Eh bien donc? votre tante?

JULIE *toujours l'air inquiet, regardant derriere à droite & à gauche, même jeu pendant toute la Scene.*

Ma tante? Elle eſt ſortie, & tarde à revenir.
Mais ma mere! grand Dieu, que vais-je devenir?
Elle m'a dit encore, & même avec colere...

TERVILLE.

D'épouſer ce Jerſac?

JULIE.

Et puis d'un ton ſévere,
Très-ſec... m'a dit de vous. Oh! bien du mal —— hélas!
M'auroit-elle dit vrai? Non, je ne le crois pas.

TERVILLE.

Quel mal? Comment! parlez, parlez, Mademoiſelle...

JULIE *toujours allarmée.*

N'entendez-vous rien?

TERVILLE *écoutant.*

Rien. Enfin, quoi, que dit-elle?

JULIE.

Mais elle dit d'abord...

TERVILLE.

Ménageons les inſtans.

JULIE.

Que vous êtes trop jeune.

TERVILLE.

Et j'ai plus de vingt ans!
Ensuite?

JULIE.

Elle est venue à votre caractere,
A compté vingt défauts, que je ne vous vois guere;
Je ne sais, moi, comment elle peut vous juger
Avec cette rigueur? elle vous croit... léger,
Elle a même osé dire... évanté... sans cervelle.
Je me suis récriée & j'ai dit (devant elle)
Que vous me paroissiez plein de sens, de raison,
Et qu'elle se trompoit.

TERVILLE *lui baise la main avec transport.*

Est-ce tout?

JULIE.

Mon Dieu non,
Et tout cela n'est rien, ou du moins peu de chose,
Près du dernier reproche.

TERVILLE *effrayé.*

Et quel est-il?

JULIE *pleurant presque.*

Je n'ose,
Je n'ose vous le dire; il m'a percé le cœur.

TERVILLE *avec plus d'effroi.*

Qu'est-donc? Ciel! d'abord ce n'est rien sur l'honneur,

JULIE.

Mon Dieu si.

TERVILLE.

Comment donc! parlez, je vous conjure;
L'honneur!

JULIE.

C'est qu'elle croit, que dis-je? elle m'assure
Que bientôt...

TERVILLE.

Que bientôt?

JULIE.

Vous ne m'aimerez plus.

TERVILLE *souriant.*

Non, elle veut par-là, colorer ses refus...

JULIE *l'interrompant.*

Elle m'a dit aussi tant de mal de moi-même,
Elle qui doit m'aimer, & qui sans doute m'aime,
Qu'en vérité je crains, oui, que vous ne changiez,
Et qu'elle n'ait raison.

TERVILLE *avec chaleur.*

O Dieux! vous le croiriez!
Elle ne le croit pas, l'artifice est visible.
Mais il faudroit d'abord que cela fût possible.
Ciel! plus cruellement peut-on me soupçonner?
Voilà de ces propos qu'on ne peût pardonner;
Il pouvoit me coûter votre cœur... & la vie.
Je cesserois d'aimer! j'aimerois moins Julie!
Moi! —— Mais qui donc, mais qui pourriez-vous me nommer,
Qui veut-elle que j'aime, ou que je puisse aimer,
Si jamais... je ne puis achever; la parole
Me manque à cette idée; elle est cruelle & folle.

JULIE.

Je le pense de même.

TERVILLE.

Allons, rassurez-vous.

JULIE.

Enfin elle a repris un air un peu plus doux?
Sa vue avec bonté sur moi s'est attachée,
J'étois prête à pleurer, elle a paru touchée,
Mais tout à coup... Monsieur, j'obéis mal.

TERVILLE.

Mais?

JULIE.

Mais
Elle m'a défendu de vous parler jamais.
Elle fuit.
Ne me retenez pas, elle peut nous surprendre.

TERVILLE *la retenant.*

Un mot.

JULIE *tremblante.*

Quittez ma main... O ciel! je crois l'entendre.

Elle fuit très-vîte jusqu'au fond du Théâtre, & appercevant sa tante, elle s'arrête & revient peu-à-peu.

SCENE II.

JULIE, Madame DE NOZAN, M. DE TERVILLE.

Madame DE NOZAN *sans se montrer.*

J'Ai couru tout Paris, j'ai crevé mes chevaux.

Elle entre.

Ah bon Dieu! quelles gens! quelles gens! quels propos!
Avec eux, Dieu merci, me voilà bien brouillée.
D'abord notre Comtesse, à peine réveillée,
Passant les nuits au jeu. J'entre, on me fait asseoir,
Quoi! si matin! Matin! à sept heures du soir:
Baillant, frottant ses yeux. *La petite est jolie,*
Je l'aime, votre niéce; eh bien, on la marie?
Le tout d'un ton traînant à me faire périr.
Je l'interromps; m'explique & l'invite à courir,
A me suivre par-tout. *Moi pour un mariage?*
M'en mêler! non, Madame, il faut bien du courage
Pour marier les gens.

TERVILLE *qui l'écoute avec impatience.*

Mais, votre Magistrat?

JULIE.

Eh bien?

Madame DE NOZAN.

Avoit encore sa robe & son rabat.

TERVILLE.

Je le connois beaucoup.

Madame DE NOZAN.

Je vous en félicite.
Monsieur le Président me pécore; il me cite
Des loix! *La loi, Madame, ordonne expressément...*
—— *Qu'une mere, Monsieur, très-ridiculement*

Dispose de sa fille ? —— Oui, telle est l'ordonnance.
Que de se marier l'enfant eut la licence,
Ce seroit pis encor.

TERVILLE *criant*

Mais, Monsieur, il s'agit
Du bonheur de Julie.

Madame DE NOZAN.

Eh, c'est ce que j'ai dit.
Et cet autre long, sec, froid, avec sa manie
Des chevaux ! je le hais. Et la jeune Cénie ?

TERVILLE.

Sa compagne au couvent.

JULIE.

Oh ! celle-là d'abord
M'aime, & j'en suis bien sûre.

Madame DE NOZAN.

Elle t'aime, hé oui, fort ;
Mais la danse un peu plus. Droite devant sa glace,
Une petite étourdie essayoit avec grace
Un Domino. —— *Pardon je vais ce soir au Bal,*
Madame, regardez, il ne me va point mal.
Et je parlois de toi !

JULIE.

Quels parens !

TERVILLE.

Quelles ames !
Nul n'a pitié de nous ?

Madame DE NOZAN.

Nul.

JULIE *d'un air ingénu & plein de bonne foi.*

Pas même les femmes ;

Madame DE NOZAN.

Bon, & le jeu ! le Bal !

TERVILLE.

Oh ! bien, puisqu'en ce jour
Mere, parens, amis & monsieur de Melcour,
Et vous-même, Madame, à qui Julie est chere,
Vous (qui daignez pourtant lui tenir lieu de mere,)
Puisque rien ou ne veut ou ne peut nous servir,
A lui-même.

Malheur à l'imprudent qui croit me la ravir!

Madame DE NOZAN *à elle-même.*

Il est tems d'être enfin & moins bête & moins bonne.

JULIE *à elle-même.*

Que je le haïrai!

Madame DE NOZAN.

Madame, j'abandonne

Vous, Melcour, cet Hôtel...

JULIE.

Eh quoi, ma tante, eh quoi!

Madame DE NOZAN.

Oui, ma niéce, je veux ne plus songer qu'à moi.

JULIE.

Ah Ciel! me séparer pour jamais de ma mere,
De monsieur de Melcour que j'aime comme un pere,
Et vous ma tante, aussi, me séparer de vous,
Pour... suivre un étranger dont on fait mon époux!

Elle regarde Terville.

Quitter enfin, quitter... Ah! je suis donc perdue.

Elle s'en va.

Madame DE NOZAN.

Désobéis, crois moi, je t'ai bien défendue,
Défends-toi maintenant.

SCENE III.

Madame DE NOZAN, M. DE TERVILLE.

TERVILLE.

Mais n'est-il plus d'espoir;

Madame DE NOZAN.

Je vais trouver Jersac, & lui dire: homme noir,
Homme affreux, je sais bien, moi, ce qui t'intéresse,
Tu cherches mon argent encor plus que ma niece;
Ne compte pas toucher un denier de mon bien.

TERVILLE.

Eh, Julie est si belle! Il la prendra pour rien.

Madame

Madame DE NOZAN.

J'irai devant ma sœur & toute la famille
Brûler le tastament que j'ai fait pour sa fille.

TERVILLE.

Bon! n'en feriez-vous pas un autre avant deux jours.

Madame DE NOZAN.

Deux jours, deux mois, deux ans! C'en est fait pour toujours.

TERVILLE.

Ils ne la craindront pas; vous êtes bonne.

Madame DE NOZAN.

Dure.

TERVILLE.

Vous vous attendrirez.

Madame DE NOZAN.

Non, ma sœur, je vous jure
Qu'on ne m'attendrit point.

TERVILLE.

Vous aurez beau crier.

Madame DE NOZAN *à elle-même en se jettant dans un fauteuil.*

N'aurois-je pas vingt fois dû me remarier;
Pauvre dupe! —— Ils devoient me ménanger peut-être.
——Ma chere belle-sœur, vous allez me connoître....
Et me croire, j'espere; oui, oui, nous allons voir.

TERVILLE *à lui-même.*

Moi, je ne prends conseil que de mon désespoir;
Il faut, sans plus tarder, faire un coup de ma tête.

Il sort.

SCENE IV.

Madame DE NOZAN, M. DE VILMON.

VILMON *à part.*

SAchons ce qu'elle a fait.

Madame DE NOZAN *à part, après un silence.*

Après tout, qui m'arrête?

VILMON.

Vous les avez tous vus ?

Madame DE NOZAN.

Tous.

VILMON.

En si peu de temps.

Eh bien ?

Madame DE NOZAN *se levant.*

Eh bien, Monsieur, je ne veux ni n'entens
Que votre Baïonnois, qu'un triste personnage
Qui vient de faire en poste un sot & long voyage
Pour me ravir ma nièce & pour me dépouiller,
(Service où votre zèle a su se signaler)
Ait quelque jour de moi dix mille écus de rente.
Il calcule sans moi; je ne suis point sa tante;
Mon bien n'est pas pour lui.... je me marie.

VILMON *souriant.*

Eh quoi!..

Madame DE NOZAN.

Monsieur rit, je suis vieille.

VILMON.

Oh non; même je croi....

Madame DE NOZAN.

Vous mentez, je le suis; oui, vieille, très-majeure,
Mais j'aurai trois maris, si je veux, tout-à-l'heure,
Je suis riche.

VILMON.

Sans doute. Et pourrois-je, entre nous,
Vous demander ici ?...

Madame DE NOZAN.

Qui j'épouse ? Mais..... vous.
Je serai très-paisible & très-fidelle épouse,
Nullement exigeante, & moins encore jalouse.
Vous ferez, vous, Monsieur, ce qui vous conviendra,
Et moi, de mon côté, tout ce qui me plaira.

VILMON.

De tels arrangemens sont très-bons; mais Julie!
Votre niéce, une enfant!..

Madame DE NOZAN.

Que j'aime à la folie,
M'allez-vous dire ? Soit.

VILMON.

Madame, en bonne-foi...

Madame DE NOZAN.

Croyez-vous donc aimer ma niéce plus que moi ?
Dois-je donc, après-tout, l'aimer plus sa mere ?
Comment ! un inconnu, quelle absurde chimère !
Froidement de sa chaise à nos yeux descendra,
Prendra mon bien, ma niéce, & puis repartira ?
Mais vous êtes plaisant.

VILMON.

Mais vous allez plus vîte ?
Vous la déshéritez.

Madame DE NOZAN *pleurant.*

Oui, je la déshérite,
Et la mere, & la fille & son cruel époux ?
J'ai tout vu, tout pesé. *En essuyant ses larmes.*
Monsieur... me voulez-vous ?
Ne me voulez-vous point !

VILMON.

Serai-je assez barbare ?...

Madame DE NOZAN.

Vous connoissez Dornet, ennuyeux, gauche, avare,
Il est amoureux fou de huit cent mille francs;
Je ne le puis souffrir; balancez, je le prends;
Le sot, depuis dix ans, me conte son martyre.
Et vous, vous êtes pauvre.. ou plutôt, je veux dire
Que vous n'êtes pas riche. —— On ne me répond pas ?
Prenez-y garde, au moins, car j'y vais de ce pas.

VILMON *à part.*

N'allons pas la brusquer sur une étourderie.
Haut.
Je suis tout décidé.

Madame DE NOZAN.

Mais, sans plaisanterie ?

VILMON.

Oui, Madame.

Madame DE NOZAN.

Je puis y compter?

VILMON.

Sûrement.

Madame DE NOZAN.

Aller chez le Notaire? y courir? —— Un moment.

Elle tire un crayon & des tablettes.

Votre mom de baptême;

VILMON.

Alexandre.

Madame DE NOZAN.

Votre âge?

VILMON.

Hé, cinquante-deux ans, sonnés.

Madame DE NOZAN.

Pas davantage;

Je vous en croyois plus; c'est neuf ans moins que moi.

Ni pere ni mere?

VILMON.

Oui.

Madame DE NOZAN.

Tant mieux: ma sœur, je croi,

Me les feroit haïr.

VILMON *à part.*

Son idée est heureuse.

Madame DE NOZAN *fermant ses tablettes.*

Madame de Melcour, vous serez furieuse,

Je m'en flatte du moins.

Elle veut sortir & l'apperçoit.

SCENE V.

Madame DE NOZAN, Madame DE MELCOUR, M. DE VILMON.

Madame DE MELCOUR.

Eh bien, Madame, eh bien?

Etes-vous décidée?

Madame DE NOZAN, *d'un air froid.*

Oui. Je donne mon bien
A Monsieur...: que j'épouse.

Elle salue est s'en va.

SCENE VI.

Madame DE MELCOUR, M. DE VILMON.

Madame DE MELCOUR *effrayée, se tait un instant.*

ELle est folle, je pense.
Je n'entends rien, Monsieur, à cette extravagance;
Me l'expliquerez-vous?

VILMON

Mais elle veut, je croi....

Madame DE MELCOUR.

Déshériter sa niéce!

VILMON.

Et m'épouser; oui, moi?
Madame, grace à vous.

SCENE VII.

Madame DE MELCOUR, M. DE JERSAC, M. DE VILMON.

JERSAC *dans le fond.*

BOn Dieu! l'étrange femme!
C'est votre belle-sœur dont je parle, Madame.
J'approche; elle me fuit; me jette un mot ou deux;
Elle avoit presque l'air de m'arracher les yeux.

Madame DE MELCOUR *à Vilmon, d'un air indigné.*

A Jersac. *A part.*

Je sors.... Je vais.... Jersac reculeroit, sans doute.

Haut.

Il faut que je lui parle, il faut qu'elle m'écoute,
Ne vous effrayez pas.

Elle sort.

JERSAC.

De quoi donc m'effrayer?

SCENE VIII.

M. DE JERSAC, M. DE VILMON.

JERSAC.

Mais ils s'entendent tous pour me contrarier!
Une niéce boudeuse, une tante revêche,
Une mere qui fuit, un beau-pere qui prêche,
Un ami, des plus secs! un petit insensé,
Qui chez moi, m'a-t-on dit, a tout bouleversé,
Qui me cherchoit par-tout! Que veut on? quelle rage!

VILMON.

Le petit insensé veut vous tuer, je gage:
La petite boudeuse à peu de goût pour vous;
Le beau-pere qui l'aime, appuie un autre époux;
Et la tante soustrait dix mille écus de rente....

JERSAC.

De la dot?

VILMON.

De la dot.

JERSAC.

Oh, oh!

VILMON.

Mais, notre tante
Est folle de sa niéce, & vous voit arriver
Du fond de la Biscaïe exprès pour l'enlever...

JERSAC *d'un air pensif.*

Eh! que ne parle-t-elle? On peut la satisfaire,

VILMON *finement.*

Rester à Paris? Cela ne se peut guère.

JERSAC.

Pourquoi non?

VILMON.

Cette charge.

JERSAC.

Après.

VILMON.

Et vos parens,
Une famille.

JERSAC.

Bah!

VILMON.

Tous vos arrangemens;
Cela seroit trop fou.

JERSAC.

Cela seroit très-sage.

VILMON.

Vous ne le ferez point.

JERSAC.

Je le ferai? j'enrage!

VILMON.

L'idée, à mon avis...

JERSAC *très-content.*

Lumineuse à mon gré.

VILMON.

Vous ne la suivrez point.

JERSAC *avec une impatience gaie.*

Parbleu, je la suivrai.
De mon éloignement elle me fait un crime,
A cela près, Monsieur, j'ai, je crois, son estime;
Eh bien! je vend ma charge; elle en croira plutôt
Ce sacrifice-là, qu'une promesse, un mot;
Et tout est applani: la tante moins rebelle
Me paye en bons contrats ce que je fais pour elle;
Le sensible Melcour à mon hymen souscrit;
Pour la premiere fois la niéce me sourit;
Dans ce moment de joie (elle est jeune, elle est femme,)
L'amour peut aisément se glisser dans son ame.
Mais la mere!... Vilmon, la mere! que d'heureux!
Notre Hôtel près du sien, sa fille sous ses yeux!

A toute heure, par-tout, dans les cercles, à table,
On se voit, on se fête, on est inséparable.
L'une me garde l'autre, observez ce point ci;
Une mere au besoin veille pour un mari;
Adieu. Sans perdre temps je vais chez dix notaires,
J'ai même ici quelqu'un versé dans les affaires,
Ami de ces Messieurs, & qui dans peu de jours
Peut me débarrasser de ma charge; j'y cours.
J'en placerai les fonds.

VILMON *riant.*

L'agréable surprise
Que vous nous ménagez !

JERSAC *riant aussi.*

J'avoue avec franchise

En s'en allant.

Que je n'y pensois pas; soit. Excellent moyen!

VILMON *seul.*

Pour nous.

SCENE IX.

Madame DE MELCOUR, M. DE VILMON.

Madame DE MELCOUR *d'un air troublé.*

MAudite sœur! Elle va, n'entend rien,
Monsieur de Melcour même, allarmé de sa fuite,
N'a pu me l'arrêter, & vole à sa poursuite.
Mais vous, Monsieur, mais vous...

VILMON.

Rien n'est encor perdu:
Jersac (rassurez-vous) va vous être rendu,
Je le sais prêt encore à remplir votre attente.

Madame DE MELCOUR *avec joie.*

Quoi, Monsieur !...

VILMON *lentement.*

Il fait plus; pour le bien de la tante...
Et le vôtre, sans doute... il se fixe à Paris?
Il vient de m'en instruire, & ne m'a pas surpris.

Les

Les mœurs de la Province avoient votre suffrage,
Et non pas le séjour ; on les garde à son âge.
L'heureux projet ! Madame, il remedie à tout ;
Il satisfait Melcour, votre sœur, votre goût,
Il laisse à votre fille une tante, une mere ;
Il ne vous prive point d'une fille si chere ;
Il me rend votre estime, & j'en suis très-jaloux,
Madame : en la perdant, je perdrois plus que vous.

SCENE X.

Madame DE MELCOUR *seule.*

AVec quelle douceur cet homme m'assassine !
C'est lui qui fait jouer cette nouvelle mine.
Vilmon, Jersac ; ma sœur, un jeune extravagant,
Que de têtes en l'air .... pour celle d'un enfant !
Et moi-même après tout, j'ai peine à m'en défendre,
Oui, je crains d'écouter un sentiment trop tendre,
D'être aussi foible qu'eux. —— Quoiqu'il puisse arriver,
C'est pour son intérêt que je veux m'en priver,
J'ai peut-être un moyen.

SCENE XI.

Madame DE MELCOUR, M. DE TERVILLE.

TERVILLE *de loin.*

AH ! Madame, qu'entends-je !
Est-il vrai ? Sauriez-vous ? Quel changement étrange !
Il vend, dit-on sa charge, & se fixe à Paris.

Madame DE MELCOUR.

On le dit.

TERVILLE.

Votre fille est sans doute à ce prix.
C'en est fait ! ...

Madame DE MELCOUR.

N'allez pas rejouer une scene,

Crier, gesticuler. L'objet de tant de haine,
Le fortuné-rival qui fait tant de jaloux,
De ma fille, Monsieur, n'est point encor l'époux.

TERVILLE.

Se peut-il?

Madame DE MELCOUR.

Sûrement.

TERVILLE *avec une joie excessive.*

C'est me sauver la vie.
Quoi! vous daignez enfin lui refuser Julie!
Il ne l'épouse point? Madame, l'heureux jour!
Vous avez donc pitié de moi, de mon amour?
Eh bien! je dois, je puis vous le dire à vous-même:
Julie.... il en est temps, vous savez si je l'aime,
Vous savez si ce cœur est pour elle enflammé;
J'ai le bonheur.... je suis.... j'ose me croire aimé.

Madame DE MELCOUR *d'un ton de dépit.*

Que Julie à vos feux soit propice ou sévère,
Qu'elle vous aime ou non; Monsieur, je suis sa mere;
Je l'ai dit, le répete, & c'est un dessein pris,
Je n'établirai point ma fille dans Paris;
Jersac veut s'y fixer, Jersac n'est plus mon gendre.

Avec finesse.

Par la même raison vous n'y pouvez prétendre,
Par la même raison je la refuserois
A vingt autres partis.

TERVILLE.

Qu'entends-je? Je pourrois!....

Madame DE MELCOUR.

Vous pourriez.... vous fixer?...

TERVILLE.

Madame, au bout du monde,
Partout, dans un désert.

Madame DE MELCOUR *à part, avec joie.*

Sa démence est profonde.

Haut.

La Province, Monsieur, lorsqu'à Paris déja....

TERVILLE.

La Province, Madame? Eh l'on n'est bien que là.
C'est-là qu'on sait aimer, qu'on jouit de son ame,

Qu'on est heureux, je dis heureux, près de sa femme?
Point de distractions, les momens les plus doux;
On ne vit que pour elle, elle aussi que pour vous;
Chaque jour, chaque instant, chaque lieu vous rassemble;
On ne se quitte pas, on dîne, on soupe ensemble;
Julie.... ô la Province est un divin séjour!

Madame DE MELCOUR *toujours plus contente.*

Change-t-on de liens, de demeure en un jour?
Mais vous extravaguez.

TERVILLE.

Madame, au moment même.
Je puis.... vous le savez; & je suis libre & j'aime.

Madame DE MELCOUR.

Bon! promesse d'amant.

TERVILLE.

Je promets par l'honneur.

Madame DE MELCOUR.

L'honneur, oui; mais pourtant il vous faudroit, Monsieur,
Un état.

TERVILLE.

Une charge? Eh, qu'à cela ne tienne;
A part.
Mais Jersac, m'a-t-on dit, pense à quitter la sienne;
O Ciel! Si je pouvois!... Je crois l'appercevoir.

Madame DE MELCOUR *à part, très-gaie.*

Que de gens étonnés!

TERVILLE.

A lui-même.
Je reviens. Quel espoir!
Dieux!

SCENE XII.

Madame DE MELCOUR, *& dans le fond du Théâtre* M. DE MELCOUR, Madame DE NOZAN, *ayant chacun à la main un contrat.*

Madame DE NOZAN *à Melcour.*

QU'elle cede enfin, que je la persuade,

Ou... ceci dure trop, j'en tomberois malade,
Je veux me bien porter. —— Madame, écoutez-moi.
Vous voyez ce papier ?

Madame DE MELCOUR *d'un air riant.*

Madame, je le voi.

Madame DE NOZAN.

Bon. Ce n'eſt qu'un contrat, contrat de mariage,
Arrangé, tout dreſſé, tout prêt, & qui m'engage
A Monſieur de Vilmon; vous entendez ?

Madame DE MELCOUR.

J'entends.

Madame DE NOZAN.

Je lui donne mon bien, mes huit cens mille francs.

MELCOUR *à ſa femme.*

Moi, je vous en propoſe un autre tout contraire,
Où, grace à moi, Julie eſt nommée héritiere,
Et que Madame encor a bien voulu dicter.
Vous avez à choiſir, pourriez-vous héſiter ?

Madame DE MELCOUR *gaiement.*

Quoi! deux contrats ?

Madame DE NOZAN.

Oui, deux; par l'un je me marie.

MELCOUR.

Par l'autre votre fille....

Madame DE NOZAN *d'un ton dur.*

Ou ma niéce.

MELCOUR.

Oui, Julie....

Madame DE NOZAN.

Epouſe non Jerſac; mais Terville.

Madame DE MELCOUR.

Fort bien.

Madame DE NOZAN.

Signez, je donne tout.

MELCOUR.

Tout, ſans excepter rien.

Madame DE NOZAN.

Vous riez ? mais ma ſœur, mais je dois me connoître:
Je la verrai pleurer, je pleurerai peut-être,
Très-inutilement; car ici, dès ce jour,

La chose sera faite & faite sans retour.

Madame DE MELCOUR.

C'est une tyrannie.

Madame DE NOZAN *veut prendre une plume.*

Allons.

MELCOUR *l'arrêtant.*

Qu'allez-vous faire ?

SCENE XIII.

M. DE MELCOUR, Madame DE MELCOUR, JULIE, Mde DE NOZAN, M. DE VILMON.

MELCOUR *à Julie.*

VEnez, venez tomber au pieds de votre mere,
Mon enfant, aidez-nous,

JULIE *en pleurant.*

C'est à vous de m'aider;
Et je n'ai qu'une grace, hélas ! à demander...

Madame DE NOZAN *pleurant aussi.*

Tais-toi, petite sotte, imbécille pleureuse;
Je ne souffrirai point que tu sois malheureuse.

A Madame de Melcour d'un ton très-ferme.

Ou signez, ou je signe.

SCENE XIV.

M. DE MELCOUR, Mde DE MELCOUR, M. DE TERVILLE, JULIE; M. DE JERSAC, Mde DE NOZAN, M. DE VILMON.

TERVILLE *accourant, à Madame de Melcour; il se place entre elle & sa fille.*

ENfin, je suis heureux.

JERSAC *accourant, à Madame de Nozan.*

Enfin je suis, Madame, au comble de mes vœux,
Plus de charge.

TERVILLE *à Madame de Melcour.*

Je l'ai, je me fixe à Baïonne.

JERSAC *à Madame de Nozan.*

Je me fixe à Paris.

Madame DE MELCOUR.

Mais, Monsieur, je m'étonne...

TERVILLE.

Qu'en aussi peu de temps...

JERSAC.

Nous ayons pu traiter ?

TERVILLE.

Monsieur brûloit de vendre.

JERSAC.

Et Monsieur, d'acheter.

TERVILLE *à Madame de Melcour.*

Nous venons de signer un écrit l'un & l'autre.

JERSAC *à Madame de Nozan.*

Chez vous-même, un dédit.

Il le montre.

TERVILLE *à Julie.*

Quel bonheur est le nôtre !

JERSAC *à Julie.*

Il veut dire le mien.

VILMON *étonné.*

Qu'ai-je donc fait ici ?

MELCOUR.

Terville, y pensez-vous ?

Madame DE NOZAN *à Terville.*

Quoi ! monstre, vous aussi...

Terville va se placer à côté de Madame de Nozan, & Jersac à côté de Madame de Melcour.

TERVILLE.

A Melcour. A Vilmon.

O Madame, Monsieur, Monsieur, Mademoiselle !
Suis-je donc si coupable en quittant tout pour elle ?

A Madame de Nozan

Pardon, que voulez-vous ? Que faut-il ? Son bonheur ?
Moi, je vous le promets, fiez-vous à mon cœur,
A mes soins. Il n'est rien dont je ne vous réponde ;

A Melcour.

Je l'aimerai pour vous, pour vous, pour tout le monde;
Je ferai son ami; son époux, son amant,
Eh! je n'ai pas besoin d'en faire le serment.

JULIE.

Non, ne regardez plus qui je hais ou qui j'aime:
Mais ne disposez point de moi, malgré moi-même.

Madame DE NOZAN *à Madame de Melcour.*

Il faut que vous ayez des entrailles de fer.

JULIE.

Ah! J'ai trop désuni ce que j'ai de plus cher.
Vous étiez plus d'accord sans doute en mon absence,
J'aime mieux m'éloigner & pleurer en silence;
J'aimerois mieux ne voir Terville de mes jours,
Rentrer dans mon couvent, y rentrer pour toujours.

En se jettant aux pieds de sa mere.

C'est votre fille, hélas! c'est moi qui vous conjure.

Madame DE MELCOUR *attendrie.*

Je ne resiste plus au cri de la Nature.
J'ai failli te coûter ton repos, ton bonheur,
Ta fortune, en un jour, je faisois le malheur
De mon époux, de toi, d'une tante qui t'aime:
Ma fille, je le sens, j'aurois fait le mien même,
Reste auprès de ta mere, & soyons tous heureux:
Je t'unis à Terville. *Elle signe.*

TERVILLE.

O Ciel!

JULIE.

Qu'entends-je?

MELCOUR *avec joie.*

Dieux!

Madame DE NOZAN *avec joie.*

Ma sœur!

Madame DE MELCOUR *à Jersac.*

Vous ne veniez, Monsieur, dans ma famille...

Madame DE NOZAN.

Que pour compter des sacs & marchander sa fille.

Madame DE MELCOUR.

J'ai fait ce que j'ai dû.

JERSAC.

Mais ceci n'est pas mal ;
Je viens en poste, exprès, marier mon rival !
On me trompe à plaisir ; & par un tour d'adresse,
On m'enleve à la fois ma charge & ma maîtresse ;
Et je paîrois encor ce dédit ! Non morbleu,
Non, fallut-il plaider pendant vingt ans. Adieu.

Il sort.

Madame DE NOZAN *à Jersac.*

Je paîrai le dédit.

SCENE XV, ET DERNIERE.

M. DE MELCOUR, M. DE TERVILLE, Madame DE MELCOUR, JULIE, M. DE VILMON, Mde. DE NOZAN.

Madame DE MELCOUR.

Embrassez-moi, ma fille.

MELCOUR.

Nous ne ferons donc plus qu'une même famille !

TERVILLE.

Nous allons vivre ensemble !

JULIE.

O jour heureux pour moi !

Madame DE NOZAN *à Vilmon.*

Vous étiez peu tenté de m'épouser, je croi ?
Ah ma sœur ! pour jamais comptez sur ma tendresse.

aux autres Acteurs.

Vous voyez : rien ne peut résister à ma niéce.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monsieur le Lieutenant Général de Police, la *Mere jalouse*, Comédie ; & je crois qu'on peut en permettre la réprésentation & l'impression. A Paris, ce 14 Décembre 1771. MARIN.







